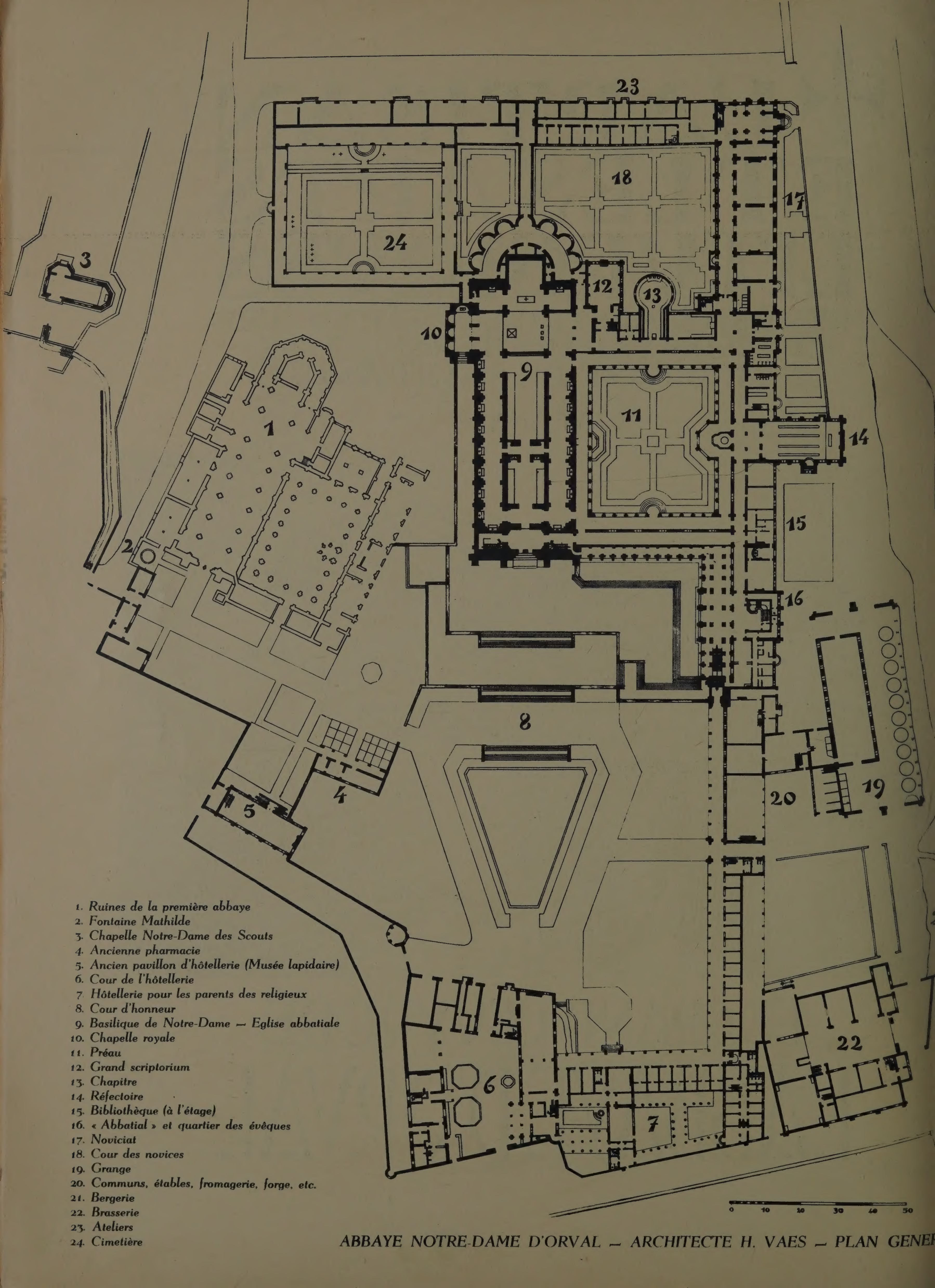
L'ARTISAN ET LES ARTS LITURGIQUES

REVUE TRIMESTRIELLE D'ART SACRÉ
PUBLIÉE PAR LES BÉNÉDICTINS
DE L'ABBAYE DE SAINT-ANDRÉ

N°s 2 ET 3 XVIE ANNÉE 1947



LE GRAND ŒUVRE DE L'ABBAYE D'ORVAL



ABBAYE NOTRE-DAME D'ORVAL — ARCHITECTE H. VAES — PLAN GENE

UN MONUMENT VOTIF

1070-1131 — *LA LEÇON D'ORVAL* — *1926-1948*

« Que rien ne soit négligé. »
Règle de S. Benoît



« Croyez-vous que ces ossements desséchés puissent revivre ? » Bien perplexe, en vérité, aurait été celui, à qui cette question positive aurait été adressée, à la vue de cet immense champ de ruines dont près d'un siècle et demi d'abandon, parmi les intempéries tenaces des saisons et les exubérances les plus folles de la nature, avait comme consacré à jamais une déréliction infinie et qui était apparemment sans remède.

Pourtant un homme s'est trouvé, intrépide, enthousiaste et persévérant autant qu'il le fallait pour mener à bien, en plein notre XXe siècle, une résurrection aussi inattendue qu'elle était désirable. Il s'est trouvé un propriétaire terrien pour rétrocéder ces vieilles terres bénites aux descendants spirituels de ceux-là qui les avaient illustrées tout au long de trente ou quarante générations de moines. Il s'est trouvé un maître d'œuvre, comparable aux plus grands, pour entreprendre ce travail de géant et le conduire au terme en moins d'un quart de siècle. Il s'est trouvé un Roi, couronné de sagesse autant que de bravoure, de toutes les plus nobles vertus chrétiennes, de tous les héroïsmes qui font les grands pacifiques — et, à l'occasion, les défenseurs impavides de la Cité et les grands hommes de guerre; il s'est trouvé un Roi, et quel Roi! pour patronner fièrement cette insigne entreprise, pour lui donner son nom avec tout son appui, et pour inscrire ainsi l'Oeuvre de la Résurrection d'Orval dans le mouvement unanime d'une nation toute entière.

C'est la conjonction efficace de ces quatre volontés, de ces quatre exemples saisissants, qui suscita cet ardent dynamisme d'Orval, en tout pareil à ce grand souffle qui présidait au moyen âge, à la construction, par tout un peuple, des cathédrales nouvelles.

Honneur à ce Roi-Chevalier! Honneur à l'Architecte Henry Vaes! Honneur à M. Charles de Harenne, aux infatigables équipes de mécènes, d'artisans et d'artistes! Honneur surtout au grand Animateur, à Dom Marie-Albert van der Cruyssen, à celui qui serait un jour le 53e Abbé d'Orval — et qui fonderait encore les monastères de Notre-Dame de Clairefontaine, à Cordemoy sur Semois, celui de Sorée, celui de Saint-Gérard, celui d'Avioth...

Constructeur réputé de Gand, Charles van der Cruyssen avait abandonné tout, en août 1914, pour s'engager aux armées comme simple soldat volontaire. Nous le voyons cité dix fois à l'ordre du jour de l'Armée belge et de l'Armée française. Devenu commandant du génie, il fut blessé d'une balle à la poitrine au cours de la grande offensive d'octobre 1918 — et si grièvement qu'on le crut mort. « La guerre terminée, il était attendu, à Gand, au Conseil Supérieur des Métiers et Négoces, au Conseil Supérieur de l'Enseignement professionnel, aux Oeuvres sociales. Il n'y vint pas, il se fit moine. Le 1er novembre 1919, il entrait à l'abbaye cistercienne de la Grande Trappe de Soligny, dans l'Orne, sous le nom de frère Marie-Albert et était ordonné prêtre en 1925. » (Louis-F. Hissette.)

Une grande pensée divine s'était éveillée dans son cœur: faire revivre l'antique Val d'or de Notre-Dame, au creux sauvage de ses forêts et de ses eaux, tout là-bas, aux confins des Ardennes et de la Lorraine, terre de traditionnelle grandeur et d'héroïsme simple — entre la Semois de Godefroid de Bouillon et la Meuse de Jehanne, la sainte guerrière. C'était dès les années 1060 que des moines venus de la Calabre avaient planté ici la croix qui fait d'une solitude hostile une province de la Cité de Dieu, bruissante de tous les travaux de la terre et de toutes les louanges du Ciel.

Mais ici comme en cent autres endroits, il avait fallu attendre Bernard de Fontaines, le saint abbé de Clairvaux, pour que résonnât jusqu'en cette clairière, encore aux trois-quarts endormie, le branle-bas triomphal des grandes victoires de l'Esprit. C'était en 1131. Nous ne referons pas ici la longue histoire de l'Abbaye d'Orval. — En 1793 elle fut détruite de fond en comble.

Un siècle plus tard, le vénérable abbé Tillière, curé de Villers, réveillant pieusement le culte de Notre-Dame d'Orval, obtint enfin que fût classé par l'Etat le site fameux. En 1926, par la grâce du grand geste d'accueil de M. Charles de Harenne, ce fut enfin la résurrection. Que de problèmes se posèrent alors! Il en sera parlé avec quelque détail, au cours de cet album. Déjà, il y a quelques années, M. Isy Brachot, par une initiative hardie en un temps aussi difficile, avait voulu consacrer à la *Résurrection d'Orval* un somptueux fascicule hors-série de sa grande revue *L'Art belge* (Bruxelles, 1943). Splendidement illustré, ce florilège groupait des textes remarquables de l'architecte-ingénieur Henry Vaes, de M. Louis-F. Hissette, Directeur de la Chalcographie à la Bibliothèque Royale, de M. Charles de Trooz, professeur à l'Université de Louvain, de M. Armand Thibaut de Maisières... Orval, Haut-Lieu millénaire de l'Occident, « comment demeurer insensible au charme d'un tel passé et d'une telle renaissance! » (le Bâtonnier Thomas Braun, de l'Académie Royale). A Paris, M. Marcel Anfray, docteur ès-lettres, avait, de son côté, publié sur l'ancienne abbaye une monographie des plus remarquables (*L'Abbaye d'Orval*, Paris, Picard, 1939).

On n'a été autorisé à reconstruire que sur l'emplacement du deuxième monastère — celui du XVIIIe siècle. — *Le plan ?* — mais il était inscrit en toute son ampleur grandiose dans les fondations partout visibles — les immenses cryptes et souter-

Ci-dessus: *L'un des timbres-postes (en format agrandi) émis par l'Etat belge, au profit de l'Oeuvre Nationale de la Reconstruction d'Orval.*

Sur la première page de la couverture: *Ruines de la première église abbatiale; chapiteaux romans, qui, une fois de plus, nous donnent l'idée la plus haute de la fervente conscience artisanale qui caractérisait les moines du XIIe siècle.* (Photo Edmond Moulu)

rains étant restés intacts. Il ne pouvait, évidemment, être question pour des chrétiens du milieu du XXe siècle de s'avouer comme vaincus d'avance et de rabougrir piteusement les proportions aérées qu'avaient su donner à ces lieux les moines d'autrefois. Les substructions, d'ailleurs, à fleur de sol, subsistaient partout, solides et inébranlées. Pourquoi les remplacer par d'autres ? — *Le matériau* ? — On le trouvait dans le sol même — c'est l'admirable pierre d'Orval. Pas question non plus de refaire du style « classique » — Marcel Schmitz nous le redira. Reprendre largement l'esprit de la haute et pure tradition cistercienne — et faire œuvre *vivante*, bien actuelle. Que de bonnes volontés, que d'enthousiastes concours, que de dévouements modestes et efficaces ont été aimantés et polarisés une fois de plus par une puissante idée-force, par une foi centrale, par une volonté maîtresse, discrète et exigeante à la fois — par un grand amour qui se réalise en œuvres!

Seront-ce de sèches formules « récitées par cœur », comme on dit, et qui, pauvrement sclérosées, ne conservent plus rien du généreux et chaud dynamisme du cœur ? Certes, la tradition est là — Dieu merci! — et palpable, mais vivante autant que jamais! Et où donc avez-vous vu un ensemble pareil, cette vaste cour d'honneur, l'hôtellerie, l'austère pignon de la Basilique, le portique des quatre saints Fondateurs, le pignon du réfectoire — les échappées vers les ruines et les bois; puis la chapelle royale, les fenêtres de la Basilique, d'un si sobre caractère, le cloître aux nobles verrières étonnamment parlantes, le chandelier pascal, amoureusement travaillé dans le cuivre et haut comme une colonne, la longue série des petits autels, si dépouillés, avec comme seul « ornement » le nom de leurs saints Patrons et le beau Christ de terre cuite émaillée, les escaliers d'accès au grand jubé, l'escalier du transept sud vers les dortoirs communs; les stalles, les portes si simplement belles — tout cela, inventé, dessiné par le maître de l'œuvre, Henry Vaes (mais ne fit-il pas pour Orval 10 ou 12.000 plans ?) — ces admirables travaux de menuiserie, tous généralement exécutés sur place, dans ce beau wangué du Congo, dont un lot, refusé par tout le monde — on ne sait trop pourquoi — aurait achevé de moisir sur les quais du port d'Anvers si Dom Marie-Albert, survenu à point nommé, et comme par hasard, ne lui avait pas fait un sort à Orval — et quel sort! On pourrait continuer ainsi indéfiniment. Mais le plus beau, c'est que tout cela est au service d'une seule idée vivante, c'est que tout cela compose une seule œuvre et atmosphère vivante, une cité harmonieuse et vivante, ancienne et nouvelle à la fois, et comme hors du temps, où l'âme, toute épanouie, respire un air plus vif, plus âpre aussi, peut-être, et comme ensoleillé, où, plus légère et plus forte, elle se sent doucement vivre plus près de Dieu.

Il est clair que la richesse du matériau est bien loin d'être l'essentiel — mais serait-on à ce point pourri de laïcisme, que le travertin, par exemple, ne puisse plus guère ennoblir que les entrées des cinémas, ou les boutiques d'épicier ou de coiffeur — à l'exclusion du temple du Dieu vivant, et au point de scandaliser quand on l'y trouve ? Il est vrai qu'en tel ou tel lieu de pèlerinage célèbre, toutes les folies gaspilleuses sont permises et même admirées — et l'on sait tel ou tel lieu saint où des millions, par douzaines, ont payé, sans que l'on sourcille, les niaiseries les plus ineptes et les plus monstrueuses. Où êtes-vous, ô Notre-Dame de Chartres, et vos splendeurs simples d'humanité tendre et virile ? Où est-il votre grand souffle d'humanisme chrétien ?

Quant à l'art lui-même — l'art tout court — serait-il donc exclu — pour la première fois! — de notre vie chrétienne, et serons-nous condamnés à devoir subir désormais, *in saecula saeculorum*, avec cette exclusive sans exemple dans toute l'histoire, le règne comme incontesté de machines sans âme et de fadasseries tirées en série ? — Et les artistes — car cette race existe, après tout! — Que deviennent-ils dans tout cela ? Seront-ils condamnés — eux seuls! — à ne pas pouvoir consacrer au service du Seigneur ce talent que le Seigneur-Dieu leur a confié ? Et cette élection qui les honore ne doit-elle vraiment servir, dans le plan providentiel, qu'à les faire souffrir amèrement, par le refus et l'indifférence auxquels une incompréhension obstinée semble, hélas, les vouer! D'où vient-elle cette torpeur affreuse, si inhumaine, si peu traditionnellement chrétienne, à laquelle on se butte ?

A Orval, de l'architecte au dernier apprenti, tous œuvrent dans la joie et le rayonnement d'une grande mystique constructive. Chacun, on le sent, se dit dans son propre cœur: « Je bâtis une cathédrale! » Ecoutons un de ces artisans-artistes, Camille Colruyt, statuaire-orfèvre: « Qu'il nous soit donné de voir l'essentiel ! Rejetons toute prétention, soyons humbles, et comprenons donc, pour l'amour de Dieu, qu'il s'agit de l'Esprit, du *contenu*. Il faut saisir le noyau, l'âme, la vérité intérieure — et tout le reste est en suite donné par surcroît, y compris le décoratif. Quand vous serez au centre, au cœur même des choses, vous ne serez plus balayés par les forces centrifuges, vous abandonnerez tout « esthétisme ». Vous reconnaîtrez, au premier coup d'œil, tout faux décor, tout conformisme, tout formalisme, tout verbiage, tout mensonge, parce que vous possèderez l'Esprit. Et vous retrouverez la foi, une foi enthousiaste. Et vous retrouverez Dieu. Vous connaîtrez l'Amour, l'Amour qui transforme tout, l'Amour qui purifie, qui vous fera éviter tout faux-fuyant, tout truquage, qui vous donnera une logique et une émotion jusque dans le moindre détail; l'Amour qui donne la patience, la patience qu'il vous faut pour porter votre œuvre, pour la laisser mûrir tout le temps nécessaire — l'Amour qui vous fera triompher de tous les obstacles. Alors vous connaîtrez la joie, la vraie joie, celle qui peut éclore même dans la souffrance. Vous n'œuvrerez plus pour votre propre gloire, mais pour la gloire de l'éternelle Vérité. Vous vivrez et votre œuvre vivra. »

Je songe ici à notre cher et grand Maurice Denis, d'inoubliable mémoire, et à la fin de sa prestigieuse ***Histoire de l'Art religieux*** (Flammarion, 1939): « Tant que les chrétiens qui vivent leur Foi, trouveront dans les choses visibles, le chemin des choses invisibles (*Préface de Noël*), et dans l'Ordre de la réalité naturelle, la garantie des vérités surnaturelles; tant que l'Evangile restera pour eux le Livre sublime et sacré, dont l'enseignement nous est donné en images et en paraboles; tant que les Sacrements useront de signes sensibles, la formule du Saint-Père Pie X, « prier sur de la beauté », imposera l'art comme une nécessité liturgique. Et la longue suite des chefs-d'œuvre que déroule l'histoire de l'art chrétien conservera le mystérieux pouvoir d'éveiller dans les âmes l'inquiétude religieuse et la divine Charité. »

« Qu'en toutes choses soit glorifié Dieu », dira, après l'Apôtre saint Pierre, le Bienheureux Père saint Benoît.

ARTIFEX



Relevée d'une désolation sans nom, voici la première aile nouvelle, bâtie sur les fameux souterrains anciens qui résistèrent, intacts, depuis la Révolution. (Photo Le Patriote Illustré)

NOTRE-DAME D'ORVAL

PAR MARCEL SCHMITZ

Béni soit Dieu qui a fait de moi un père d'églises,
Et qui a mis l'intelligence dans mon cœur et le sens des trois dimensions.

Qu'est cette âme ou cheville de bois que le luthier insère entre la face et le dos de son instrument,
Auprès de cette grande lyre enfermée et de ces Puissances columnaires dans la nuit dont j'ai calculé le nombre et la distance ?
Je ne taille point du dehors un simulacre.
Mais comme le père Noé, du milieu de mon arche énorme,
Je travaille au dedans et de partout vois tout qui monte à la fois !

Paul Claudel (Pierre de Craon, dans L'Annonce*).*

QUI entreprend de décrire Orval, il lui faut dès l'abord, souligner la grandeur du dessein. Nous nous trouvons ici devant un des rares ensembles monumentaux de notre époque, si dépourvue, si malhabile lorsqu'il s'agit d'édifier des œuvres où souffle l'Esprit.

Sans doute, ce dessein était-il inscrit dans le sol, dans le tracé héroïque que laissaient transparaître les vestiges calcinés de l'ancienne abbaye que quelques hommes audacieux et mûs par cette foi qui transporte les montagnes avaient entrepris de ressusciter.

Mais si intrépides qu'ils fussent, on eût compris qu'ils hésitassent devant l'énormité de la tâche, qu'ils en restreignissent la portée, non pas à la mesure de leur ambition qui était vaste, mais des pauvres moyens dont ils disposaient. Ils ne l'ont pas fait, ils ont choisi délibérément le parti le plus hasardeux: refaire totalement et dans les dimensions les plus grandes qu'elle ait connues, cette Maison-Dieu, illustre parmi les plus illustres, cette fondation magnifique, un des fleurons de la couronne cistercienne et qu'il avait fallu huit siècles et des trésors sans nombre, la protection inépuisable des grands et le dévouement sans limites des humbles, pour conduire à sa perfection.

Cette audace insensée a eu sa récompense, immédiate, foudroyante. Il n'a pas fallu vingt ans, pour que ressurgisse de ses ruines, plus noble, plus éclatante que jamais, cette Notre-Dame d'Orval dont les pierres dispersées et mangées par les ronces, jonchaient depuis la fin du siècle dix-huitième, et presque oubliées de tous, le creux sauvage d'un val désert.

Miracle de la volonté, aventure divine menée par quelques-uns et qui s'apparente à celles qu'on croyait seules possibles en ce lointain et presque fabuleux passé, lorsque sous les pas inspirés de saint Bernard, cet adolescent magnifique, ravisseur d'âmes et remueur de pierres, s'étaient élevées l'une après l'autre de bout en bout de l'Europe chrétienne, les 572 abbayes d'hommes et les 900 monastères de moniales, issus de Cîteaux, au cours des cent premières années de sa réforme.

De ces filles de saint Bernard, Notre-Dame d'Orval dans notre pays devait être l'une des premières, la plus noble, et qui devait subsister le plus longtemps. La 53me des 742 abbayes d'hommes que l'ordre des Cisterciens devait posséder, elle naquit le 9 mars 1131.

Nous ne retracerons pas ici son histoire. On la retrouvera résumée dans le bel ouvrage publié en 1942 par l'*Art belge*, pour fêter la résurrection d'Orval. Elle est admirable. De son fondateur saint Bernard à son abbé actuel, le Révérendissime

Dom Marie-Albert van der Cruyssen, son restaurateur, ce haut-lieu est dominé par de grandes et fascinantes figures: le bienheureux Constantin, premier abbé d'Orval, Henri de Bouillon qui reconstruisit l'abbaye après un premier désastre, et fit surgir à ses côtés le village de Gérouville, Bernard de Percin de Montgaillard, homme de crosse et d'épée, grand orateur, polémiste redouté qui prit de force la direction d'Orval à l'heure la plus tourmentée de son histoire et peut être considéré comme son second fondateur, Laurent de la Roche, son successeur, gentilhomme des rives de la rivière d'Ourthe, comme dit son obituaire, âme calme et tendre, faite pour les tranquilles méditations du cloître, et qui mourut de chagrin, à la suite de l'incendie du monastère par les soldats de Coligny, Charles de Bendzeradth, émule de Rancé, réformateur des mœurs monastiques, grand administrateur et financier habile, l'abbé Henrion qui dût défendre, assez mal à dire vrai, l'abbaye contre les entreprises du jansénisme, Jean-Matthieu Mommertz, 47[me] abbé, sous l'abbatiat duquel la richesse d'Orval devint excessive — les Etats appauvris venaient y puiser — le fastueux abbé Menne-Effleur, enfin, qui entreprit de consacrer les immenses revenus de l'abbaye à reconstruire ses bâtiments sur plans nouveaux, dressés avec magnificence par Laurent-Benoît Dewez, constructeur patenté d'abbayes.

A ces noms viennent s'ajouter et s'entremêler d'autres, noms de princes et de protecteurs, noms de saints et noms de dynastes, ducs, rois ou empereurs, dont les influences ou les ambitions s'affrontèrent en ce coin de terre, longue liste, à la tête de laquelle s'inscrit, presque légendaire, le nom de la comtesse Mathilde de Lorraine, dont le souvenir se perpétue dans les armes de l'abbaye, qui sont d'argent à un ruisseau d'azur, d'où émerge la bague d'or, que la comtesse avait laissée tomber dans la fontaine et qu'une truite miraculeusement rapporta.

Cette histoire consignée dans les archives, on la trouvera évoquée aujourd'hui dans la décoration de l'abbaye ressuscitée, dans les viraux qui parent son cloître, dans les figures de pierre ou de bois qui jalonnent ses couloirs, dans les fresques qui illustrent ses murailles, et dont nous parlerons plus loin.

Elle informe aussi dans ses lignes générales l'édifice, lignes empruntées à la plus pure tradition cistercienne.

Lorsque fut prononcé dans le secret des cœurs et des esprits avant d'être proféré solennellement par les lèvres de l'officiant, le CVRVATA RESVRGO de Notre-Dame d'Orval, une première question, qui était en même temps un cas de conscience esthétique, s'était posée aux restaurateurs. Dans cette tradition millénaire, dans cette suite de siècles qui avait vu changer à plusieurs reprises la figure de ce grand établissement et l'avait accordé au goût du jour, fallait-il une fois encore, inscrire des formes nouvelles, introduire une conception architecturale qui fût représentative de l'époque ?

Fallait-il au contraire, faisant œuvre neuve, remonter cependant délibérément aux sources, reprendre l'inspiration cistercienne dans sa fleur, s'en tenir à l'austère magnificence et à l'admirable simplicité d'un vocabulaire, dont la portée reste universelle ?

Puisqu'aussi bien, il s'agissait pour les moines d'Orval, cisterciens de la stricte ordonnance, d'épouser dans toute sa rigueur, cette discipline dont la « Charte de Charité » avait promulgué les lois, et de reprendre, à huit siècles de distance, la vie qu'avaient menée en ces lieux leurs prédécesseurs, les compagnons de saint Bernard et de saint Robert, les restaurateurs ne pouvaient hésiter longtemps. C'est l'esprit de Cîteaux qui devait commander, de « ce grand art sévère de maçons » comme l'appelle Henri Focillon, qui « de la règle et de l'équerre, d'une clarté froide et non déguisée, tire tout le secret de sa beauté », art issu de la réforme bernardienne, en réaction contre les débordements de l'art roman à un déclin, et dont Fontenay, avec Clairvaux, Pontigny et Fontfroide plus tard, sont les représentants et les réussites exemplaires.

Cette architecture, on le sait, est caractérisée d'abord par le plan des églises, un transept bien marqué, un chevet uniquement fait de lignes droites. L'édifice est une croix régulière. En élévation, la grande nef domine nettement les bas-côtés dans la proportion de 2 à 1. Elle n'est pas directement éclairée. Les églises des monastères cisterciens étaient destinées à des religieux dont les offices ont lieu principalement durant les heures nocturnes, un éclairage dans les murs gouttereaux ou pris dans la voûte ne se justifie pas. Il se condamne même par le froid qu'il laisse descendre sur les moines en prière.

D'autre part, l'éclairage par les bas-côtés, éclairage de bas en haut, dispense aux volumes supérieurs de la nef centrale un mystère qui rend son expression plus émouvante. Un autre dispositif caractéristique de l'architecture cistercienne et dont Fontfroide offre une application magistrale est le lambris de pierre qui reçoit le pied des arcades de la nef et forme, entre celle-ci et les bas-côtés, une cloison contre laquelle s'appuient les stalles du chœur des moines, celui-ci ne présentant qu'un seul côté ouvert vers le presbytère et le grand autel. Il s'établit ainsi à travers l'édifice de grandes surfaces, des volumes simples et peu nombreux et qui s'imposent à l'esprit. C'est de la construction pure, réduite à des masses et qui exclut toute fantaisie dans le détail, ce détail dont l'art gothique se montrera friand.

La pauvreté volontaire de l'architecture cistercienne, pauvreté si l'on entend par là l'extrême économie des moyens, est en fait d'une rare magnificence, la richesse principale de l'architecture, la plus émouvante, étant le déploiement majestueux des surfaces et l'épanouissement sans contrainte des volumes. Valeur inestimable de l'espace, non seulement de l'espace réel, mais de l'espace senti, de l'espace « vécu » comme dit Brinckmann, lorsqu'il souligne la disparition graduelle du sentiment spatial qui s'amenuise à mesure que l'architecture gothique cherchera son effet dans une sublimation des lignes, au point que l'âme et l'esprit se trouveront à l'étroit dans l'édifice, et sont tentés de s'évader.

Dans l'architecture cistercienne, au contraire, placée à la jonction de l'art roman et de l'art gothique, ce bénéfice de l'espace reste entier. Le secret de la magie qu'exercent les grandes ordonnances cisterciennes, que nous ressentons notamment dans les grandes églises monastiques bourguignonnes et que nous allons retrouver à Orval, qui s'en inspire étroitement, est dans ce refus qu'opposent à l'inquiétude et à l'évasion, des volumes et des surfaces si admirablement mesurées, qu'ils contraignent l'âme à ce repliement, à cette concentration qui sont l'objet essentiel de l'ascèse monastique.

La pérennité et l'universalité de la grande langue monumentale cistercienne dérivent de cet accord parfait entre les lignes et les surfaces: ogive des arcs qui sollicitent l'élan de la prière, vastes zones de repos qui la contiennent, comme de ces magnifiques alternances d'ombre et de lumière, qui se répondent tels les versets d'un chant.

Dans Notre-Dame d'Orval, nous retrouvons ce rythme ma-

jeur, ce balancement exact des parties, qui confèrent leur miraculeux équilibre aux belles ordonnances de Fontenay et de Fontfroide, dont elle reprend, sans les reproduire servilement, les caractéristiques essentielles, de Fontenay: l'admirable perspective des arcs doubleaux qui délimitent les 16 chapelles des bas-côtés, de Fontfroide: le thème cistercien des supports interrompus, qui fait que le corps de pile, avec ses colonnes engagées dans un massif de maçonnerie, semble suspendu au-dessus du sol, artifice génial grâce auquel, comme l'explique Henri Focillon: « entre le pavement et les bases, s'établit une sorte de puissante zone abstraite, des socles nus qui semblent n'avoir pour fonction que de hausser tout le système, toute l'église dans les airs. »

Mais ces emprunts soulignés, ainsi que l'identité du plan général, la ressemblance s'arrête. Elle ne va pas jusqu'au pastiche, une froide reconstitution archéologique. L'église de Notre-Dame d'Orval est une œuvre originale et vivante. Elle a donné lieu à des inventions, dont la plus frappante sans doute est la façon dont débouche dans le transcept l'escalier qu'empruntent les moines, pour se rendre à l'office nocturne. Ce dispositif peu courant dans une église est ici d'une impressionnante majesté.

On ne peut manquer aussi de souligner l'ampleur magnifique du chœur que prolonge le presbytère, plateau largement offert au déploiement du cérémonial liturgique, miroir d'eau sombre que cantonne aux angles le quadruple jaillissement ivoirin des piles de la croisée. Harmonie des blancs et des noirs, des pavements de marbre noir poli, où se réfléchit le brasillement des cierges, des fûts clairs qui s'élancent comme des faisceaux de lumière, harmonie semblable à celle de la vêture des moines, blanche et noire également.

Dans cette sévérité, un sourire cependant, léger et à fleur de pierre: les fresques dans lesquelles le pinceau de Servaes, trempé dans la sanguine, a retracé avec un accent sobre et pathétique les stations du Chemin de la Croix. Elles s'inscrivent dans le pourtour du chœur des moines, sur la face extérieure de ce massif qui le cloisonne, et si exactement, avec un sens si parfait de l'architecture de l'édifice que l'on peut dire qu'elles s'y intègrent. Sourire encore, le beau vitrail de Joep Nicolas, rose d'Orval, qui s'épanouit dans le haut du chœur, fleur mystique vers laquelle converge chaque soir le chant suave du *Salve Regina*.

Mais, de toutes autres œuvres qui risqueraient de rompre les lignes de l'édifice ou de distraire la méditation, la belle église, selon les préceptes de la Charte de Charité, est veuve.

★

Les dimensions de l'église sont en œuvre: longueur, 82 mètres, largeur de la nef, 11 m 50, avec les bas côtés 24 mètres, largeur du transept, 36 m 50. La grande nef a 22 mètres de haut, les bas côtés 11 mètres. Ces dimensions en plan lui sont assignées en partie par les fondations de l'ancienne église du XVIIIme siècle, élevée sur les plans de Dewez, et qui ont été réutilisées. Il en est de plus grandes, mais point de plus nobles, ni mieux proportionnées. Les volumes intérieurs de l'édifice sont d'une surprenante majesté et l'on connait peu d'églises en terre belge, qui puissent de ce point de vue rivaliser avec lui. Nous nous trouvons ici devant une œuvre accomplie.

Peut-être, et ceci tient sans doute à certains détails traités de façon un peu lourde, et aussi à la qualité du matériau, une pierre reconstituée qui n'a pas la douceur, ni la patine dorée de la pierre naturelle, l'architecture extérieure répond-elle moins à notre exigence. Aussi bien, reconnaissons-le, les dispositifs cisterciens qu'elle reprend, s'ils favorisent admirablement l'équilibre intérieur, sont moins favorables au déploiement harmonieux des masses à l'extérieur, condamnées à une certaine sécheresse, surtout dans les édifices de grandes dimensions. Il faut en prendre son parti.

Dans le cas d'Orval, cependant cette sécheresse eût pu être atténuée, notamment pour la façade principale, si l'église avait été cantonnée de part et d'autre par une galerie comme celle du grand cloître, qui accompagne l'église sur sa droite. Dans le plan de Dewez, qu'il convient d'interroger puisque l'abbaye actuelle en reprend en partie le dessin, l'église se trouvait placée au centre de la composition. Elle était soutenue à gauche comme à droite par des corps de bâtiment. Ce parti ne se justifiait pas seulement par cette recherche de la symétrie, propre en style classique. Il trouvait une justification complémentaire dans le site, en comblant un vide qui reste perceptible aujourd'hui entre la masse de l'église et celle de la terrasse surélevée qui borde les jardins, vide que les ruines de l'abbaye du XIIme siècle, meublent insuffisamment.

Il manque là manifestement un raccord, qu'il semble à première vue qu'on ne pouvait introduire, en raison de l'obligation de maintenir ces ruines, de l'existence desquelles le plan de Dewez faisait bon marché. En y réfléchissant cependant, il apparait qu'il n'était pas impossible, qu'il reste encore possible aujourd'hui, de ménager ce raccord par un artifice architectural, portique ou bâtiment bas, qui verrait à détruire l'impression que donne l'église vue de la cour d'honneur, insuffisamment étoffée, d'être déportée sur la gauche.

On nous trouvera peut-être exigeant, mais notre remarque trouve son origine dans l'impression seconde qu'éprouve le visiteur, lorsque, franchie la cour de la porterie, il embrasse d'un coup d'œil le spectacle qu'offre, de cet endroit, l'ensemble des bâtiments de l'abbaye. Ce spectacle, disons-le de suite, est émouvant.

En entreprenant la description d'Orval, nous nous sommes portés d'un coup, en son cœur, en l'église où le rythme de sa vie spirituelle s'accuse avec le plus de force, mais c'est ici qu'en guide soucieux de graduer ses effets, nous eussions dû commencer notre périple. Le visiteur qui, par un beau jour d'été — sera-ce l'été, puisqu'aussi bien Orval est beau et parle en toute saison ? — est venu frapper à l'huis, il n'a, s'il est arrivé par la route du val, rien pressenti de ce qui l'attend. Dans la cour de la porterie, le décor de l'hôtellerie avec ses murs en colombage, ses arcades supportées par des colonnettes fleuries, son puits sur la margelle duquel viennent se poser les blanches colombes à l'appel du frère portier à la barbiche en pointe, lui a paru plaisant, un peu trop préparé peut-être, mais, tout compte fait, sympathique.

Mais le large portail franchi qui l'introduit dans la clôture c'est l'esprit de grandeur qui le saisit, le souffle de Dieu, le grand thème liztien de la Bénédiction dans la solitude. L'espace d'abord, la surprenante étendue de la cour d'honneur, esplanade sur laquelle un régiment entier pourrait évoluer, et que n'arrive pas à emplir le miroir d'eau et les gradins qui conduisent à la terrasse d'où surgit l'église; la masse ensuite des bâtiments qui cernent sur deux côtés cet espace: quartier des hôtes, tour de l'horloge, quartier abbatial, muraille du cloître l'église enfin, vaisseau de pierre, avec à sa proue l'image

géante de la Vierge qui le guide, et derrière elle le haut clocher, qui s'élance d'un trait.
Comme elles paraissent petites désormais et humbles, rapprochées de cette masse, derrière laquelle d'autres encore se dessinent, ces ruines de l'abbaye ancienne qu'on a laissé subsister et qui font un peu figure ici de ces « fabriques » dont les architectes paysagers du XVIIIme siècle meublaient leurs jardins. Le regard les dépasse, il va chercher au-dessus d'elles les terrasses superposées qui limitaient, de ce côté du val, le magnifique jardin de l'abbaye, terrasses dignes de Versailles, et, se relevant encore, il aperçoit le cirque majestueux des frondaisons qui les entourent, les noirs sapins, les chênes verdoyants, le moutonnement infini des bois, et tout au loin, les crêtes des côteaux qui s'arrondissent sous la lumière.
Ce n'est qu'après avoir subi cette impression première, et parce qu'il ressent une certaine gêne, parce qu'il se sent ému, mais non comblé, que, dans ce dessin magnifique, il appréhende une faille, cette légère rupture d'équilibre dont nous avons parlé plus haut et qu'il voudrait voir corrigée. Mais déjà voici qu'il s'avance, qu'il s'approche de ce socle sur lequel l'abbaye nouvelle largement repose, qu'il franchit cette suite de gradins, taillés, semble-t-il pour le pas de géants, qui le conduisent à l'entrée du quartier abbatial, gardé par quatre figures de pierre, mais que ne défendent, sinon, aucunes portes. Accueil royal. Il apparait qu'il n'est point de secret ici à défendre. L'escalier d'honneur, triomphal, débouche sur l'atrium largement ouvert, et de part et d'autre de celui-ci, s'ouvrent les galeries qui conduisent, à gauche, aux salons de réception et aux appartements de l'abbé, à droite, aux chambres des hôtes. Belles perspectives de pierre et de marbre, et dont l'une, qui longe le grand cloître des moines, permet, à travers des baies serties de clairs vitraux, d'apercevoir celui-ci ainsi que la façade latérale de l'église qui le cantonne. C'est par elle, s'il lui est permis de franchir la seconde clôture, que le visiteur privilégié pourra accéder au réfectoire, précédé de sa fontaine, au chapitre, au scriptorium, à l'église, au cloître. Le pourtour de celui-ci est double: une galerie de plein air, aux arcades noblement espacées, une autre formant vestibule intérieur. La galerie ouverte, que blasonnent au droit de chacune des arcades, les armoiries taillées dans la pierre, des 53 abbés d'Orval, donne accès au préau, sur deux faces, par des degrés arrondis. Au centre de la troisième s'inscrit une fontaine — nous sommes au pays des eaux vives — et, derrière, dans le cloître même, le siège de l'abbé pour les lectures de plein air, face à la croix monumentale. Ensemble sévère, dominé par la masse importante de l'église, paysage de pierre habité par un silence merveilleux, ce silence rencontré partout et que le passage furtif d'une robe blanche rend plus poignant encore, lieux soustraits au tumulte du monde, mais aussi solitude ornée, car l'art a mis ici son empreinte sur le moindre détail, conformément à l'esprit de Cîteaux, qui, dès son origine, a entendu prier sur de la beauté, et accepte la magnificence, du moment qu'elle ne contredit pas à la simplicité religieuse.
Le caractère d'austérité préconisé par la *Charte de Charité* n'exclut pas cette charité supérieure accordée au regard. Si saint Bernard, dans son apologie de saint Thierry, fulmine contre la beauté, il n'a en vue que « cette beauté qui prend sa source dans la déformation et cette déformation qui aspire à la beauté. » L'ascèse cistercienne, en s'en prenant aux raffinements de la culture clunisienne, entreprenait d'expulser de l'art religieux ce mystère équivoque que le baroque roman y entretenait avec ses « combinaisons luxuriantes un peu insensées. » [1] Elle ne proscrivait ni la richesse des matériaux, laquelle est un hommage à Dieu, ni l'iconographie, à condition que celle-ci ne favorisât point les débordements de l'imagination. Ceux-là donc auraient tort, qui, visitant la nouvelle abbaye d'Orval, croiraient devoir se scandaliser du faste qu'elle déploie dans certaines de ses parties, et qui résulte surtout des proportions monumentales de leur dessin, de même qu'ils auraient tort de réprouver la part importante consentie à son enrichissement par des œuvres d'art isolées, car celles-ci n'ont été introduites que là où leur présence était justifiée, architectoniquement d'abord, en raison de l'accent qu'elles mettent sur les parties maîtresses, figurativement ensuite, parce qu'elles perpétuent et rendent plus tangible le souvenir des grandes présences invisibles associées à ces lieux sacrés.
Nous avons vu qu'à l'église toutes s'effaçaient devant l'image souveraine de la Vierge, patronne élue, protectrice des couvents cisterciens, la seule qui soit obligatoire, et c'est, au portail, la Vierge monumentale de Lode Vleeshouwers qui domine, et, dans le chœur, plus tendre et maternelle, celle de Joep Nicolas, qui sourit. L'entrée du quartier abbatial, par contre, est marquée par les grandes figures solennelles, où le ciseau hardi de Jespers a fait revivre les traits des quatre fondateurs, pierres angulaires de l'Ordre: Robert, Albéric, Etienne et Bernard, dominées par le Christ en croix.
Au chapitre, au scriptorium, ce seront, dans les vitraux de Van Vlasselaer, d'autres grandes figures cisterciennes.
L'entreprise était délicate de faire appel au peintre, au sculpteur et au vitrailliste, en ce moment où l'art d'église commençait à peine de s'éveiller de la longue torpeur où l'avait plongé le dix-neuvième siècle, où, répudiant également les fadeurs des productions saint-sulpiciennes et l'archaïsme sans âme pratiqué par l'école Saint-Luc, il entreprenait, lui aussi, de remonter aux sources et de retrouver une sincérité depuis longtemps absente.
En Belgique, comme ailleurs, les artistes étaient rares, auxquels pouvait être confiée la tâche périlleuse de décorer la nouvelle abbaye d'Orval. Le mérite, parmi tant d'autres, des reconstructeurs, et en particulier de Dom Marie-Albert, est de les avoir reconnus et élus, d'avoir fait confiance à Servaes, à Jespers, à Verbanck, à Van Vlasselaer, à Margot Weemaes, à Joep Nicolas, à Fernand Debonnaires, à Jean Huet, d'avoir réussi aussi à les imprégner de l'esprit des lieux. Nous savons pour l'avoir entreprise un jour, nous-même, lors de l'érection de la Chapelle Royale à l'Exposition de Bruxelles en 1935, combien cette mise au service, d'une équipe de brillantes individualités, est délicate, mais combien aussi elle est exaltante. Il importe de pouvoir circonscrire la portée et le champ de l'invention dans le cadre des disciplines architecturales, sans pour cela freiner l'enthousiasme créateur.
Orval a réalisé cette gageure. Le détail s'intègre à l'ensemble. La statue, la fresque, le vitrail, font corps avec l'édifice.

*

Nous avons parlé des pierres. Il nous reste à parler des hommes, des hommes qui ont fait que ces pierres assemblées en si peu de temps, sont devenues le monument que nous avons sous les yeux. L'histoire de la reconstruction d'Orval sera

[1] H. Focillon, professeur au Collège de France, *Art d'Occident*, 1938.

écrite un jour. Elle fourmille de traits étonnants, elle frise l'épopée. Entreprise avec un minimum de ressources, continuée au milieu de difficultés que connaissent seuls quelques initiés, elle est un défi aux âmes timorées. Il a fallu aux rénovateurs cet esprit d'héroïsme, cette admirable présomption qui présidaient aux entreprises des grands moines d'Occident, race qu'on croyait éteinte, et dont voici les descendants.

Nous les avons vus à l'œuvre. Ils sont vraiment de la même famille. Ils descendent en ligne directe de ces bâtisseurs, de ces laboureurs, de ces civilisateurs, qui ont fait l'Europe envers et contre la barbarie, cette Europe qu'il s'agit aujourd'hui, une fois encore, de refaire et de sauver.

Nous voyons actuellement de grands centres de foi et de désintéressement qui se rallument. L'histoire recommence. Ce n'est pas pour rien que nous assistons à la renaissance de la vie monastique. Il est des raisons à cette mobilisation spirituelle dont nous voyons un peu partout les prodromes.

La résurrection de l'abbaye Notre-Dame d'Orval vient en son temps. Résurrection ! Il faut avoir assisté aux offices dans la crypte qui servait d'église aux moines de l'abbaye d'Orval, avant la reconstruction, pour comprendre la grandeur singulière du mot. Il faut avoir pénétré dans ces souterrains gigantesques qui s'étendent toujours sous les bâtiments actuels et qui servaient alors de refuge aux moines, et avoir pris part à leurs prières. Au plus profond de ces caves, aux parois blanchies, le murmure étouffé de leurs voix retombait écrasé, et dans les intervalles de silence qui marquaient la liturgie, on pouvait entendre s'égoutter l'eau qui sourdait à travers les voûtes.

Un esprit romantique eût pu dire de ces voix, qu'elles étaient celles des moines défunts, les voix des anciens moines d'Orval, des voix d'outre-tombe. Mais à ceux auxquels cet esprit répugne, et qui gardent leur foi dans l'avenir, elles apparaissent plutôt comme celles des soldats encore groupés dans la tranchée, serrés dans l'ombre, attendant le signal qui les fera bientôt surgir en pleine lumière.

Le signal a été donné, et c'est en pleine lumière aujourd'hui que s'élèvent les chants, les chants de la résurrection de Notre-Dame d'Orval, et que sonnent, dans le haut clocher roman, les cloches annonciatrices de l'heureuse réalisation d'un grand dessein.

Au maître de l'œuvre, au grand animateur de l'entreprise, il est donné de les écouter jour après jour, interrompre, à intervalles réguliers, le silence merveilleux du val béni. Mais d'autres qui l'ont assisté, dorment ici leur dernier sommeil, et nous ne pouvons songer sans émotion, et sans un souvenir reconnaissant, au principal d'entre eux, l'architecte qui, avec une patience et une foi exemplaires, conçut ces admirables ordonnances et se consacra à les édifier.

« Destinée étrange, a dit Goethe, que celle de l'architecte qui emploie tout son génie, tout son amour de l'art pour élever des édifices dont il doit s'exclure lui-même. Les demeures des rois lui doivent leur magnificence, et il n'est pas admis à jouir de leur plus grand effet; dans les temples, il trace une ligne de démarcation entre lui et le Saint des Saints: il ne doit plus fouler les marches qu'il a posées pour une solennité édifiante... »

Ce détachement, cette connaissance qu'a l'architecte de son destin, et que son œuvre, avant même qu'il ait disparu l'aura quitté, ne l'empêche pas de se donner tout à elle. S'il s'exprime par elle, et dans elle, il comprend aussi, et mieux que tout autre artiste, qu'il n'existe qu'en fonction d'elle et pour la servir. Son art, en ce sens, participe en quelque façon du sacerdoce.

Et Goethe, encore, l'a exprimé de façon admirable lorsqu'il fait dire par le maçon qui va poser la première pierre de l'édifice projeté par les héros des *Affinités électives*, que son travail, s'il se fait en partie au grand jour, « s'accomplit en fait pour le *Mystère* ».

Orval a connu ces bons serviteurs.

Bruxelles — MARCEL SCHMITZ



L'ABBAYE D'ORVAL, vue de la route de Villers. La vaste hôtellerie et la brasserie. Croquis inédit de l'architecte Henry Vaes.



Ci-dessus : *Petite grille en fer forgé, figurant les armes d'Orval, dans le portillon d'entrée de l'hôtellerie. Au fond de la cour des aumônes, au-dessus du vaste porche qui ouvre sur la grande cour d'honneur, la chapelle Saint-Bernard, où fut célébrée, le 28 septembre 1927, la première messe d'Orval enfin ressuscité.* (Photo L'Artisan et les Arts Liturgiques)

ABBAYE NOTRE-DAME D'ORVAL

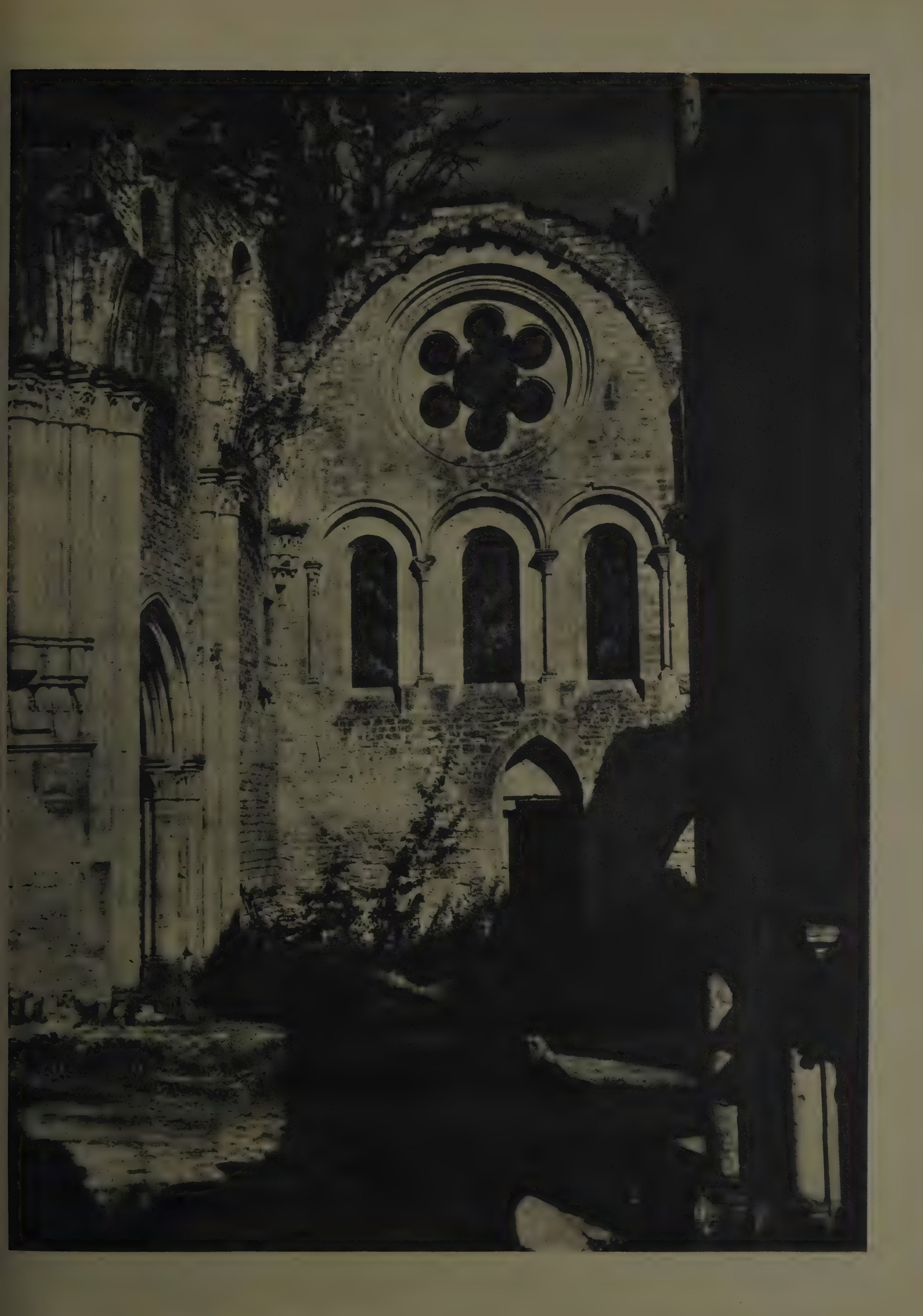
Ci-dessus : *Première église abbatiale d'Orval (XIIe-XIIIe siècles). Chapiteaux.*

Ci-contre: *Entrée de l'ancien chapitre (XIIIe siècle).*

Sur la page suivante: *La célèbre rose de l'ancienne église abbatiale d'Orval (XIIe siècle). (Photos Edmond Moulu)*

„La liturgie est l'art majeur de tous les arts sacrés. Ils ne trouvent qu'en elle leur sens et les lois de leur nature. En retour, tant que la liturgie, prière commune du peuple fidèle, ne s'incarne pas dans les œuvres des arts, tant qu'elle n'anime pas harmonieusement l'espace, les matières, les sons, la poésie, tant qu'elle ne s'épanouit pas en beauté, elle n'est pas pleinement elle-même et sa fécondité dans les âmes se trouve compromise."

(L'Art Sacré, n° 8-9, 1947, p. 195)



ABBAYE NOTRE-DAME D'ORVAL — *Architecte Henry VAES*

Ci-dessus: *Ruines de l'ancienne église abbatiale et tour de la nouvelle basilique.* *(Photo Edmond Moulu)*

Ci-dessous: *Le vaisseau de la nouvelle église abbatiale au cours des travaux de construction.* *(Photo W. Kessels)*

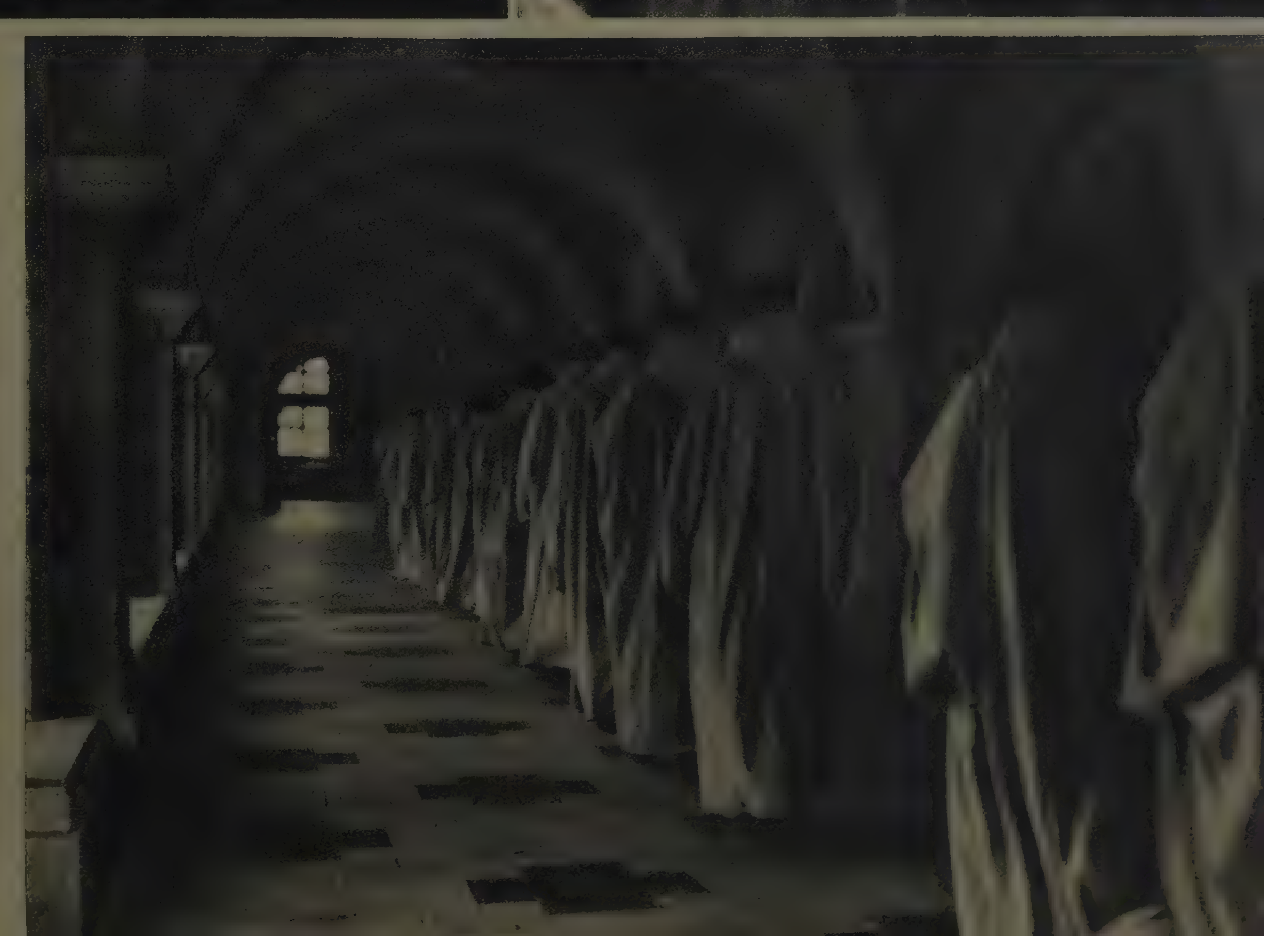
ABBAYE NOTRE-DAME D'ORVAL

Ci-dessus: *La tour (60 mètres) et le pignon du transept nord. Les baies des fenêtres de la Basilique sont subdivisées par une simple claustra en béton — et qui se donne comme tel — la lumière étant doucement tamisée par de gros verres américains. Il n'y a d'exception que pour les trois petits vitraux de la chapelle royale (qu'on aperçoit au bas du pignon) et pour la grande rose du sanctuaire — l'effigie de Notre-Dame, sous l'une ou l'autre forme, étant exigée au fond du chœur par la tradition de Cîteaux.*
(Photo W. Kessels)

Ci-contre, de haut en bas: *Vue dans l'atrium de la maison des retraitants.* *(Photo Nels)*

Mgr Heylen, Evêque de Namur, célébrant la première messe dans la chapelle restaurée de Saint Bernard, le 28 Septembre 1927.

Moines dans le cloître de la première aile reconstruite.







Ci-dessus: *La partie des gigantesques souterrains anciens, où les moines célébrèrent l'office divin en attendant l'achèvement de la Basilique.* *(Photo Nels)*

ABBAYE NOTRE-DAME D'ORVAL

Ci-dessus: *L'Archange Raphaël et Tobie. Mosaïque au-dessus de l'atrium d'entrée de la maison des retraitants, exécutée par J. Wyss.*
(Photo L'Artisan et les Arts Liturgiques)

Ci-contre: *Atrium de la maison des retraitants. Au fond, entrée de l'escalier vers la chapelle Saint-Bernard.* *(Photo Edmond Moulu)*

Ci-dessous: *Vue dans le grand porche, entre la cour d'honneur et la cour de l'hôtellerie.*
(Photo Resteau)









ABBAYE NOTRE-DAME D'ORVAL — Architecte H. VAES

Ci-dessus: *Pignon de l'aile du noviciat, avant les constructions ultérieures. (Photo Nels)*

Ci-contre: *Sous les voûtes anciennes, passage de la petite rivière qui prend sa source à Orval. On aperçoit une partie de la galerie dont nous donnons ci-dessous une perspective.*

Ci-dessous: *Le grand cloître ouvert de la cour d'honneur (150 mètres), dans lequel s'ouvrent un bon nombre des chambres d'hôtes. Il a été construit sur les vieilles fondations qui, toutes, ont résisté à un siècle et demi de dévastation. (Photos L'Artisan et les Arts Liturgiques)*

ABBAYE NOTRE-DAME D'ORVAL — Architecte Henry VAES

Ci-dessus: La Basilique vue du nord-ouest de la cour d'honneur. Elle est précédée de vastes terrasses en gradins que relie un escalier de 40 marches. D'un type architectoniquement étiré (que l'on songe, par exemple, aux statues des porches des cathédrales médiévales), la Vierge du pignon n'a pas moins de dix-sept mètres de hauteur. A droite, le cloître ouvert adossé au cloître du préau.

Ci-contre : Vue intérieure de ce cloître — dont on peut distinguer l'aimable pavement fait de briques et de pierre d'Orval. (Photos L'Artisan et les Arts Liturgiques)

« Nous nous trouvons ici devant un des rares ensembles monumentaux de notre époque, si dépourvue, si malhabile lorsqu'il s'agit d'édifier des œuvres où souffle l'Esprit. »

Ci-dessous: Cortège d'évêques, le 2 mai 1940, lors de l'érection en basilique de l'église abbatiale. (Photo Resteau)





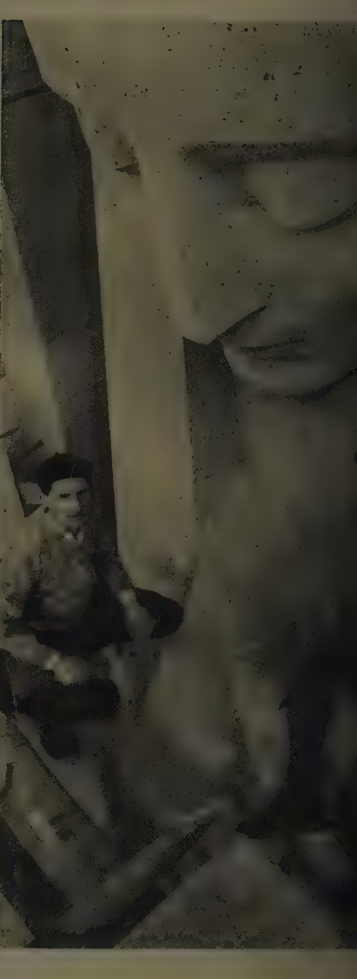
Ci-contre: *L'hôtellerie vue du nord-est.* (Photo E. Moulu)

Ci-dessous: *Au milieu de la cour d'honneur, miroir d'eau stylisation du vaste abreuvoir d'autrefois) l'ancienne pharmacie et un porche d'accès aux ruines de la première abbaye.* (Photo H. Vaes)

ABBAYE NOTRE-DAME D'ORVAL — *Architecte Henry VAES*

Immense, on le sait, est, dans la vie à Cîteaux, la part de la piété mariale. Toutes les maisons cisterciennes ne sont-elles pas des « monastères de Notre-Dame » ? Les moines de Cîteaux ne vont-ils pas jusqu'à doubler, même aux fêtes les plus solennelles, le grand office canonial (lui-même presque entièrement chanté), par la récitation chorale de l'Office de la Sainte Vierge?

Aussi bien, étant « placée comme aux confins de la divinité » (S. Thomas), véritable Reine et Mère des apôtres, Mère et Reine de tous les saints, Marie, la toute sainte Mère de Dieu — théotokos chantée avec tant de ferveur aussi par toute l'Eglise grecque — Marie n'est-elle pas le type même de l'âme chrétienne, le type même de l'Eglise, de l'Epouse du Cantique — qui se consacre, qui consacre les âmes à Dieu, et qui, en quelque sorte, enfante Dieu dans les âmes ? Elle qui a accepté le Verbe, dans la simplicité de son cœur — « Voici la servante du Seigneur ». Elle seule par qui le Père nous donne son Christ, son Fils unique — et toute grâce en Lui. Elle « qui conservait toutes les paroles de Jésus, les



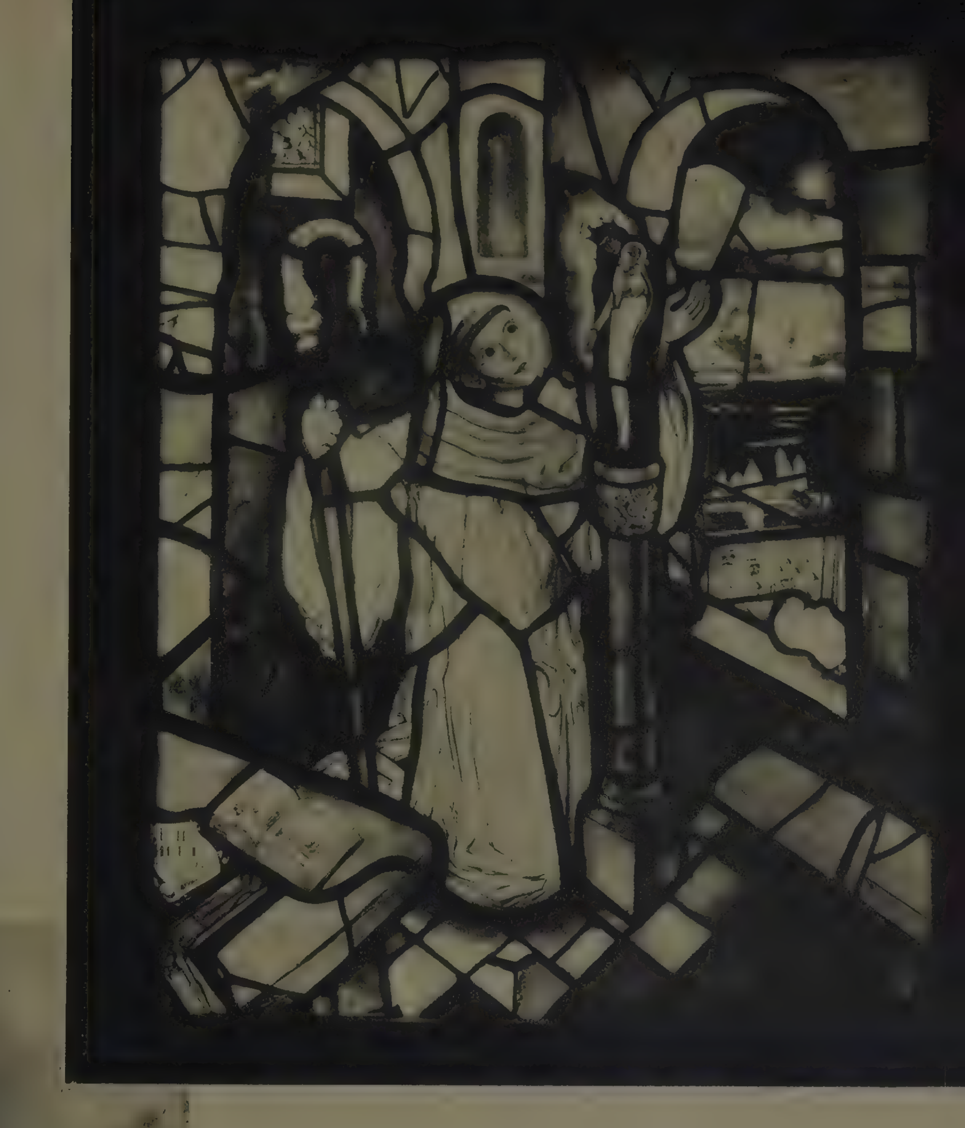
Ci-contre: *La grande Vierge du pignon de la Basilique, par L. Vleeshouwers. A noter la robuste simplicité du porche dont on aperçoit ici la partie supérieure. Un réflecteur discret, lampe votive nouvelle formule, illumine doucement, chaque soir, la Vierge tutélaire, et c'est son reflet paisible, gaîment doublé par l'eau vive, à ses pieds, dont on entend chanter la source, qui éclaire, seul, le grand silence de la cour d'honneur.. (Photo Edmond Moulu)*

Ci-dessus: *Le sculpteur au cours des travaux de taille.*

méditant dans son cœur », comme nous le dit l'évangéliste saint Luc. Gratia plena, pleine de grâce, « toute-puissance suppliante et miséricordieuse », n'est-ce pas Elle qui obtint de Jésus — à Cana — son premier miracle ? Son « âme transpercée d'un glaive », comme le lui avait prophétisé le vieillard Siméon, dans le Temple, ne se tint-elle pas debout, au pied de la Croix ? N'était-Elle pas avec les Apôtres au Jour du Paraclet — cum Maria matre Jesu ?

Comme il la chante, saint Bernard, cette Etoile de la mer, cette Initiatrice insigne de la vie chrétienne, de la vie orante et laborieuse, de la simplicité toute lumineuse des enfants de Dieu ? Et n'est-ce pas sur les lèvres du sublime Docteur de Cîteaux, que Dante, au chant dernier de sa Divine Comédie, parvenu enfin comme au seuil de la vision de la Trinité bienheureuse, mettra son ultime prière :

« O Vierge-Mère, ô Fille de ton Fils,
Humble et plus haute que toute créature,
Terme fixé d'un Eternel Conseil ! »



Ci-contre: Saint Bernard, par Jean Huet (1946). Petit vitrail, des plus remarquables, dans le quartier épiscopal de l'hôtellerie. Beauté singulière de la composition, rayonnement intérieur, éclat et harmonie des verres, intelligence sensible de la mise-en-plomb — tout y est.
(Photo L'Artisan et les Arts Liturgiques)

Ci-dessous: Tour de l'horloge, encore inachevée, et détail du grand portique dont on trouvera l'ensemble à la page 147. (Photo Edmond Moulu)



ABBAYE NOTRE DAME D'ORVAL

« La troisième abbaye d'Orval, écrit Hubert Colleye, commence une vie glorieuse. Jaillie de la double ruine, elle offre au delà de ses étangs et dans son enceinte de forêts une image singulière de force mûre en dépit de la jeunesse de ses pierres. En fait, elle renoue avec une tradition millénaire. Elle représente la troisième jeunesse d'une institution qui a pour elle l'éternité du temps. Après un siècle et demi, voici revenus les mêmes moines vêtus du même froc et récitant les mêmes psaumes. La destruction du général Loyson n'a servi exactement à rien. Ceux qu'il a dispersés se rassemblent de nouveau. Les bâtiments qu'il a mis à sac se relèvent. Les prétendus morts ont raison des pseudo-vivants. Quelle leçon que cette résurrection d'Orval ! Je ne me lasse pas de l'harmonie de ces murs jeunes sortant de ces murs vieux, de cette beauté intacte jaillissant de cette beauté mutilée. C'est donc qu'en dépit du temps et des violences de l'homme, l'idée monastique n'a rien perdu de sa virulence et de sa fécondité. Moines du douzième siècle et moines du vingtième incarnent la même force vive, éternelle jeunesse sur qui n'a de prise aucune des méchancetés de la mort. »



ABBAYE NOTRE-DAME D'ORVAL — *Arch. H. VAES*

Ci-contre: *Transept nord de la Basilique. On voit à gauche deux des grilles de la chapelle royale.*

Ci-dessous: *Transept sud. « ... Miroir d'eau sombre que cantonne aux angles le quadruple jaillissement ivoirin des piles de la croisée. »*

Sur la page suivante: *Vue vers le sanctuaire. Remarquer les cinq petites fenêtres en couronne, typiquement cisterciennes, qui s'ouvrent dans l'arc triomphal. Au fond, l'admirable rose de Joep Nicolas, dont notre photo ne peut malheureusement donner qu'une idée bien imparfaite. Le soir, à la fin des Complies, au moment du chant solennel du* Salve Regina, *c'est la nouvelle rose d'Orval, éclairée très simplement par l'extérieur — trouvaille ravissante — qui seule illumine suavement tout le vaisseau d'une clarté mystique. Que nous sommes loin, ici, des 40 lampes braillardes, « nouveau-riche », (et qui veulent faire « moderne », comme on dit) encadrant tout à coup brutalement une statue fadasse, outrageusement fardée et peinturlurée — comme c'est, hélas ! le cas trop souvent ! Mais où sont les honnêtes tailleurs d'images, sensés et tendres et révérencieux, d'autrefois, et où ces petits bouquets de belles flammes toutes simples qui faisaient fête à Notre-Dame avec tant de candeur frémissante et tranquille ?*

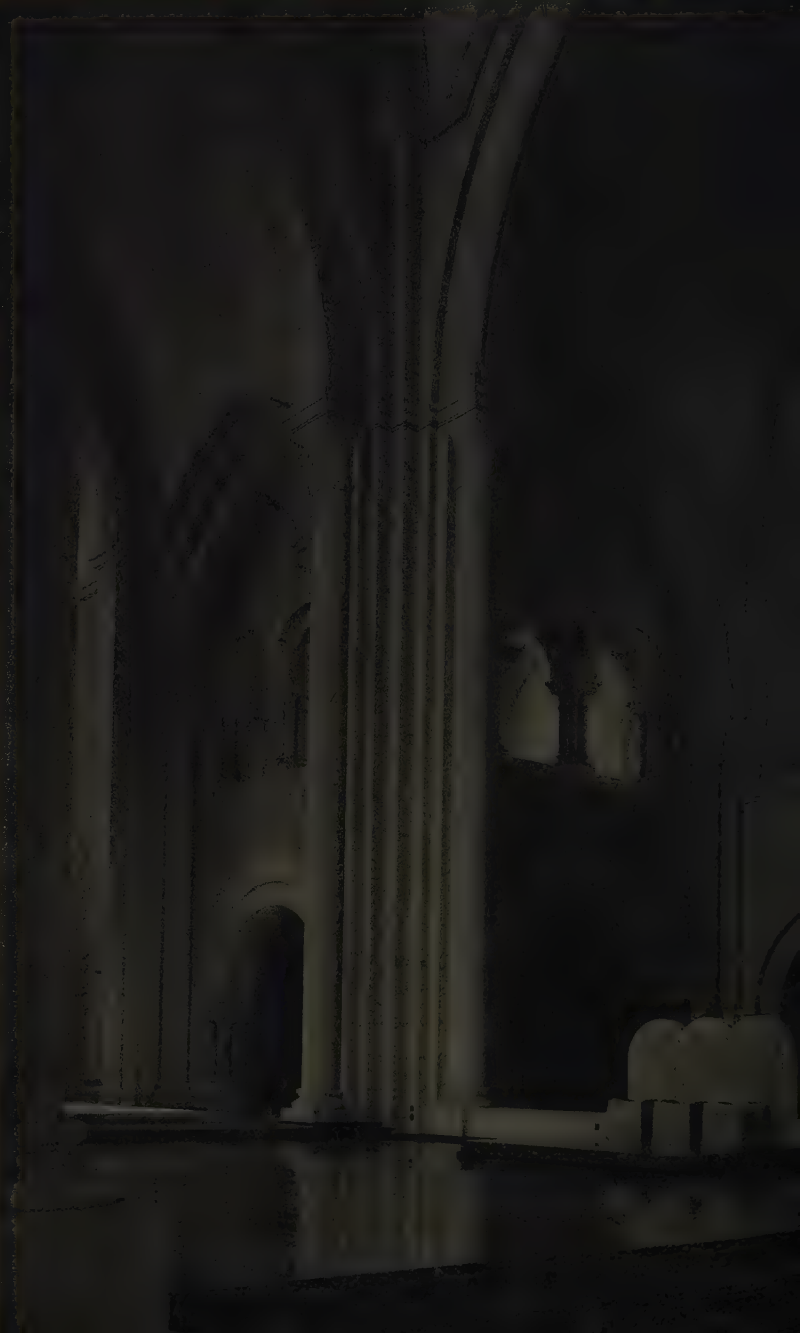
(Photos L'Artisan et les Arts Liturgiques)

« Il s'agissait non seulement de réédifier une antique abbaye, de la concevoir en fonction d'un lieu sacré, chargé de souvenirs historiques et religieux, mais aussi de rappeler son origine lointaine, ses huit siècles de peines et de joies, et donner à sa physionomie nouvelle un visage tel qu'il soit toujours vivant dans les temps à venir.

Une telle demeure de prière doit être immuable.

Pour qu'elle convienne à la longue théorie des moines futurs autant qu'à ceux d'aujourd'hui, il faut se défendre de sacrifier à une mode passagère, voire à un style, il faut bâtir « éternel ». L'Ordre qui y continue son existence matérielle et spirituelle, s'il est voué au travail le plus humble, mais aussi le plus essentiel, le travail de la terre, possède également sa consolation la plus haute et la plus pure dans la vie intérieure et l'amour de Dieu. Ces deux facteurs dont l'importance n'échappera à personne imposent une conception architecturale de haute qualité. Tout doit y être force, vérité, aspiration vers Dieu. Le mur de pierre nu, les arcades de plein cintre, l'ogive symbole de prière, tels sont les éléments dont l'expression, quelle que soit l'époque, sera toujours indiscutable et comprise par tous. Dès le XII[e] siècle, ils étaient l'âme de l'architecture cistercienne, considérée comme l'art monacal par excellence. »

(Henry Vaes, dans L'Art Belge, *n° spécial consacré à la Résurrection d'Orval, 1943.)*







ABBAYE NOTRE DAME D'ORVAL

Ci-dessus: Le Maître-Autel. Christ en gloire et symboles des quatre évangélistes, bas-relief par Fernand Debonnaires.

(Photo L'Artisan et les Arts Liturgiques)

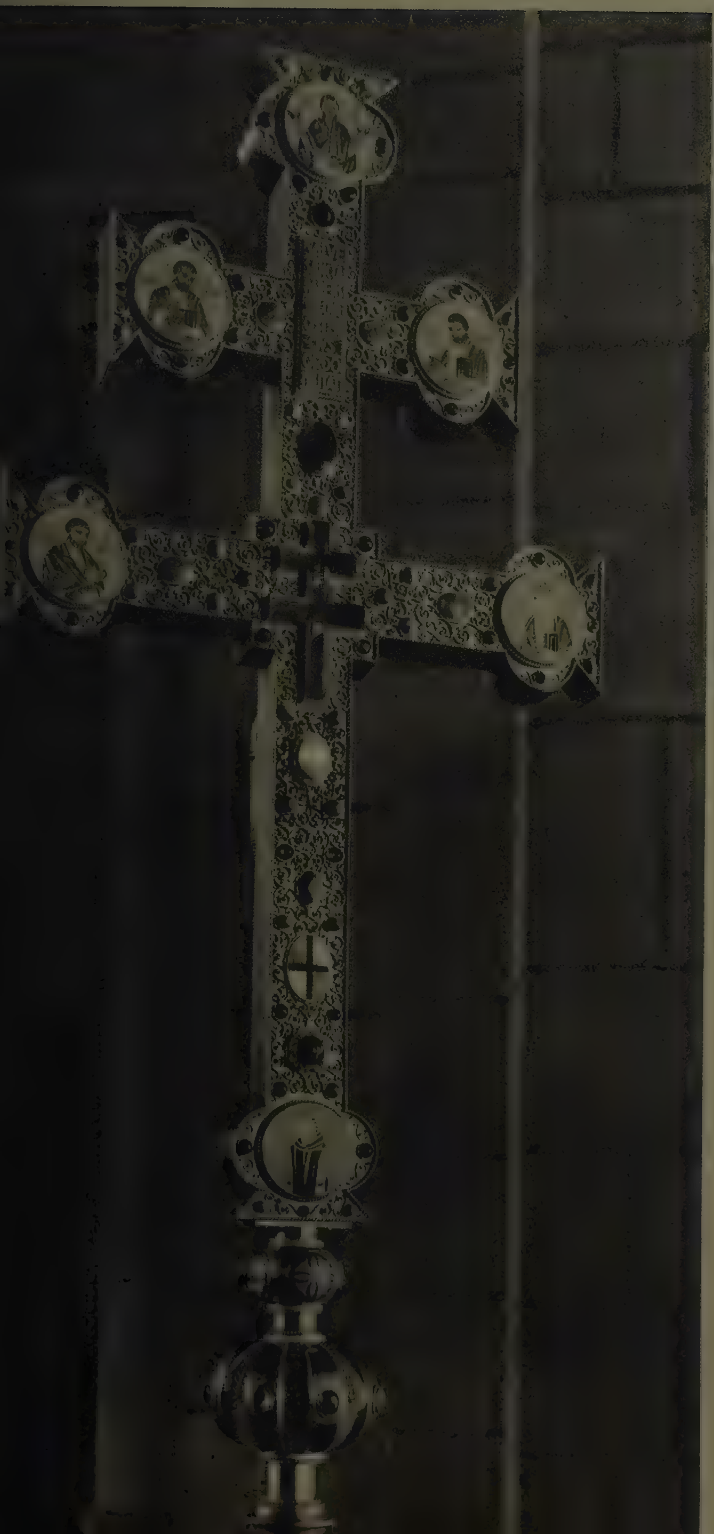
Ci-contre: La célébration de la Sainte Messe. Remarquons l'admirable ampleur et dignité de la Table du Sacrifice (3,70 m x 1,70 m). Entre les chandeliers six petites châsses — ivoire et argent — par C. Colruyt, sculpteur-orfèvre.

(Photo Edmond Moulu)

ABBAYE NOTRE-DAME D'ORVAL

Ci-contre et ci-dessous: *Grande croix processionale en argent doré et ciselé (1,50 m x 0,60 m). Au revers: filigranes, émaux et gemmes encadrant le reliquaire en cristal de roche de la Sainte Croix.*

Croix à double traverse, Orval étant l'aînée des fondations de saint Bernard en Belgique (1131). Portée solennellement en procession aux grandes cérémonies liturgiques, c'est elle qui domine le Maître-Autel pendant l'Office divin. (Que de bi joux, ex-votos offerts de quel cœur, ont servi à l'artiste qui se consacra à l'ouvrer !) Travail exécuté par les Frères Jacques, orfèvres. *(Photos L'Artisan et les Arts Liturgiques)*



Ci-dessous: *Le chœur de l'église abbatiale pendant une cérémonie liturgique. Disons en toute simplicité que la pureté du plain-chant égale ici la sobre noblesse des lignes architecturales.* *(Photo L. Rouvroy)*







ABBAYE NOTRE-DAME D'ORVAL — *Arch. H. VAES*

Ci-dessus: *Derrière l'autel majeur, le tabernacle de bronze — ex-voto somptueux — et le petit autel du Saint-Sacrement, sous un cintre qui voudrait magnifier un peu l'auguste Présence divine.*

Ci-contre: *Chapelle de la Vierge. La statue se détache sur un fond d'« opaline », de Joep Nicolas.*

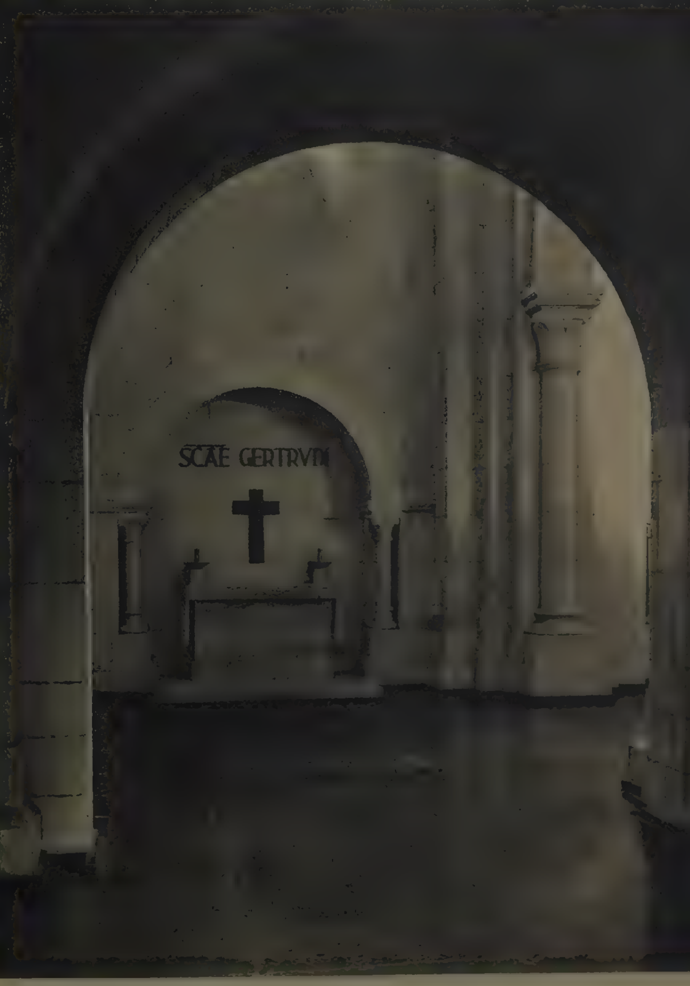
En haut de la page, à droite: *Type de croix en terre cuite émaillée (85 cm x 55 cm) pour les autels de côté. Travail exécuté par Mme Joep Nicolas.*
(Photos L'Artisan et les Arts Liturgiques)



Ci-dessus: *Ange portant les armes de Cîteaux. Au-dessus de la stalle priorale. F. Debonnaires, sculpteur.*

Ci-dessous: *Type d'autel de côté. Soulignons-en l'admirable dépouillement. Quoi de plus simple ! Toute la beauté réside ici en un juste volume, inscrit, avec quelle discrétion, sous un cintre, qui, à cette modeste table de sacrifice, fait comme une très sobre arche triomphale.*
Convenait-il que l'autel fût de la même matière que la muraille contre laquelle il s'appuie ? D'autre part, un marbre bariolé eût été, ici, du plus mauvais goût. Ton sur ton, telle était l'harmonie requise. Le maître d'œuvre choisit le travertin, pour sa noblesse et pour son caractère.

(Photos L'Artisan et les Arts Liturgiques)





ABBAYE NOTRE-DAME D'ORVAL — *Architecte Henry VAES*

Ci-dessus: *Perspective des arcs-doubleaux qui délimitent les chapelles des bas-côtés. Simple beauté de l'architecture cistercienne. Le matériau est tiré du sol même, c'est cette admirable pierre d'Orval, doucement ocrée, qui, dans le soleil des matins et des soirs, transforme la basilique en une immense châsse d'or.*

« La pauvreté volontaire de l'architecture cistercienne, pauvreté, si l'on entend par là l'extrême économie des moyens, est en fait d'une rare magnificence, la richesse principale de l'architecture, la plus émouvante, étant le déploiement majestueux des surfaces et l'épanouissement sans contrainte des volumes.
La pérennité et l'universalité de la grande langue monumentale cistercienne dérivent de cet accord parfait entre les lignes et les surfaces: ogive des arcs qui sollicitent l'élan de la prière, vastes zones de repos qui la contiennent, comme de ces magnifiques alternances d'ombre et de lumière, qui se répondent tels les versets d'un chant. »

(Photo L'Artisan et les Arts Liturgiques)



ABBAYE NOTRE DAME D'ORVAL

Ci-contre: *Vue dans le bas-côté nord. A hauteur du petit jubé, une des faces postérieures de l'orgue d'accompagnement.*
Insérées dans le massif de pierre, contre lequel s'appuient les stalles, les Stations du Chemin de la Croix (1 m x 1,60 m).

Ci-dessous: *Vu du transept sud de la Basilique, l'escalier vers les dortoirs communs.*

Ci-dessous, à gauche: *Vue du narthex vers l'un des deux escaliers qui accèdent soit au grand jubé réservé aux fidèles (52 marches), soit à l'antique crypte demeurée intacte, comme nous l'avons dit ailleurs.*
(Photos L'Artisan et les Arts Liturgiques)

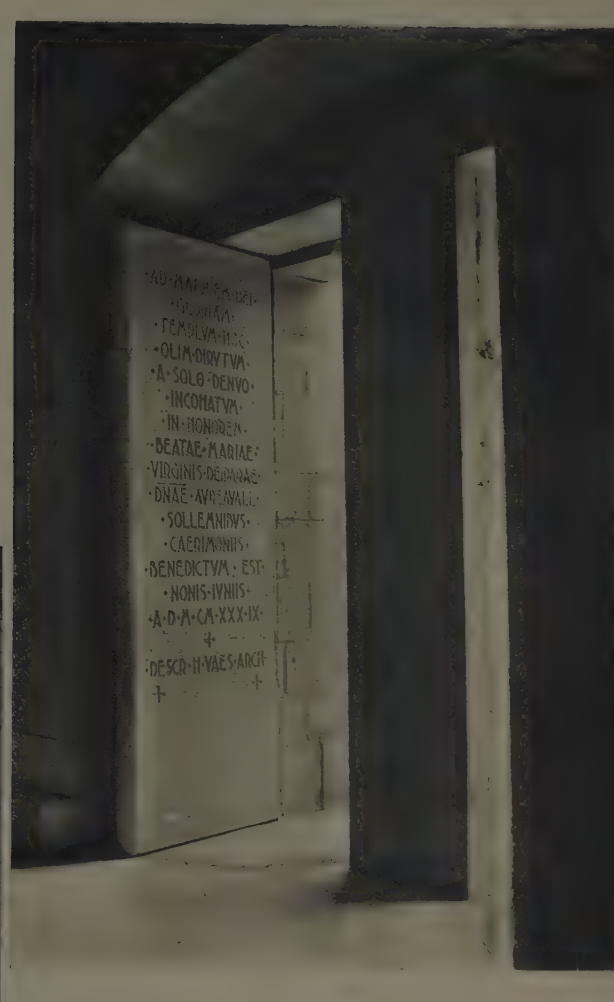




Ci-dessous: *Transept sud; départ de l'escalier vers les dortoirs communs.*

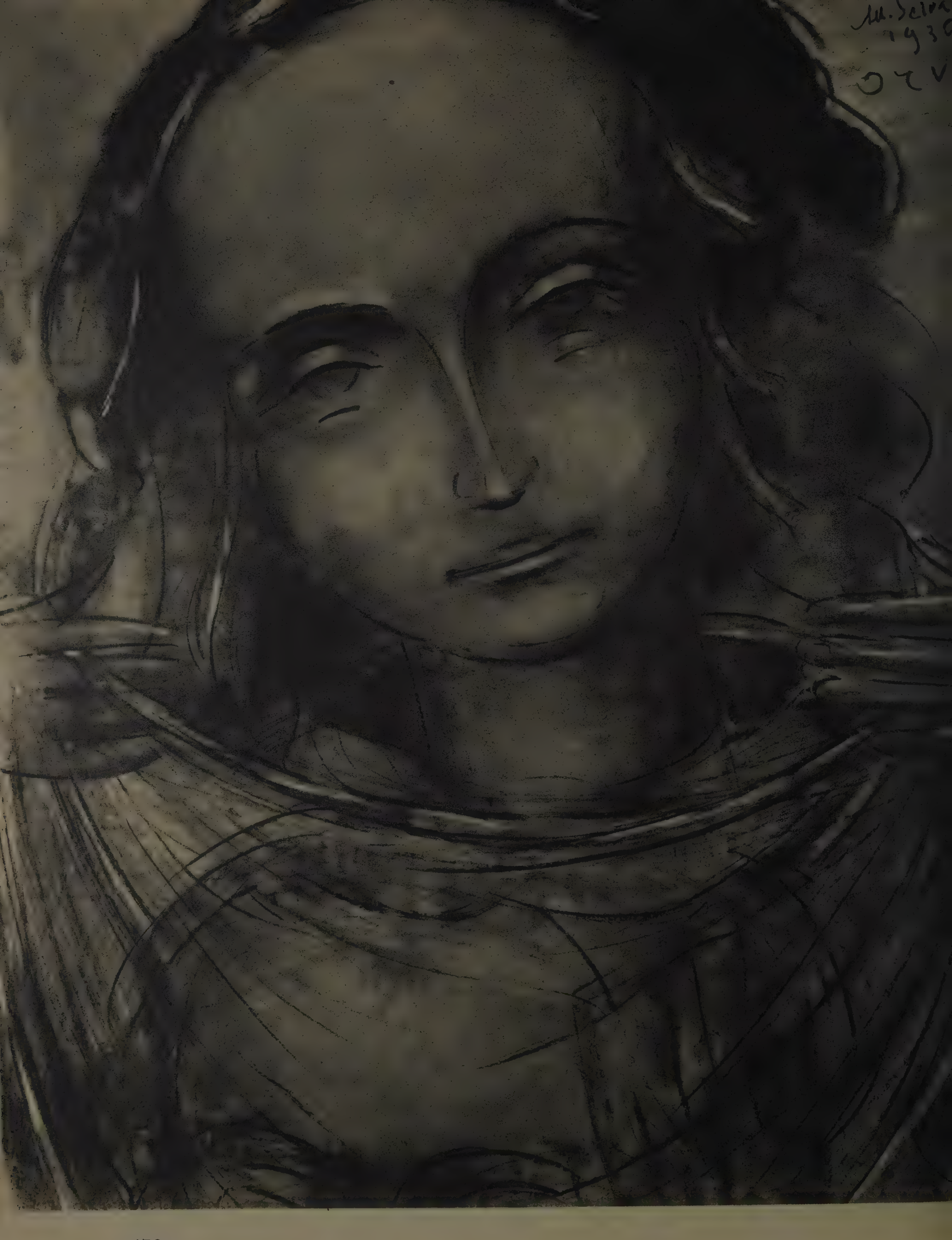
« L'invention la plus frappante sans doute est la façon dont débouche dans le transept l'escalier qu'empruntent les moines, pour se rendre à l'office nocturne. » Après six heures de repos (sept heures en hiver), c'est par cet escalier, en effet, que le moine cistercien, conformément à la plus haute tradition, accédera au chœur, pour commencer, dès deux heures du matin, sa longue et laborieuse journée. Le marbre des marches, dans la pensée de l'architecte, prolonge normalement (et de la façon la plus magnifiquement décorative) le dallage de la Basilique — l'escalier étant voulu comme une partie intégrante de celle-ci.

(Photo Edmond Moulu)

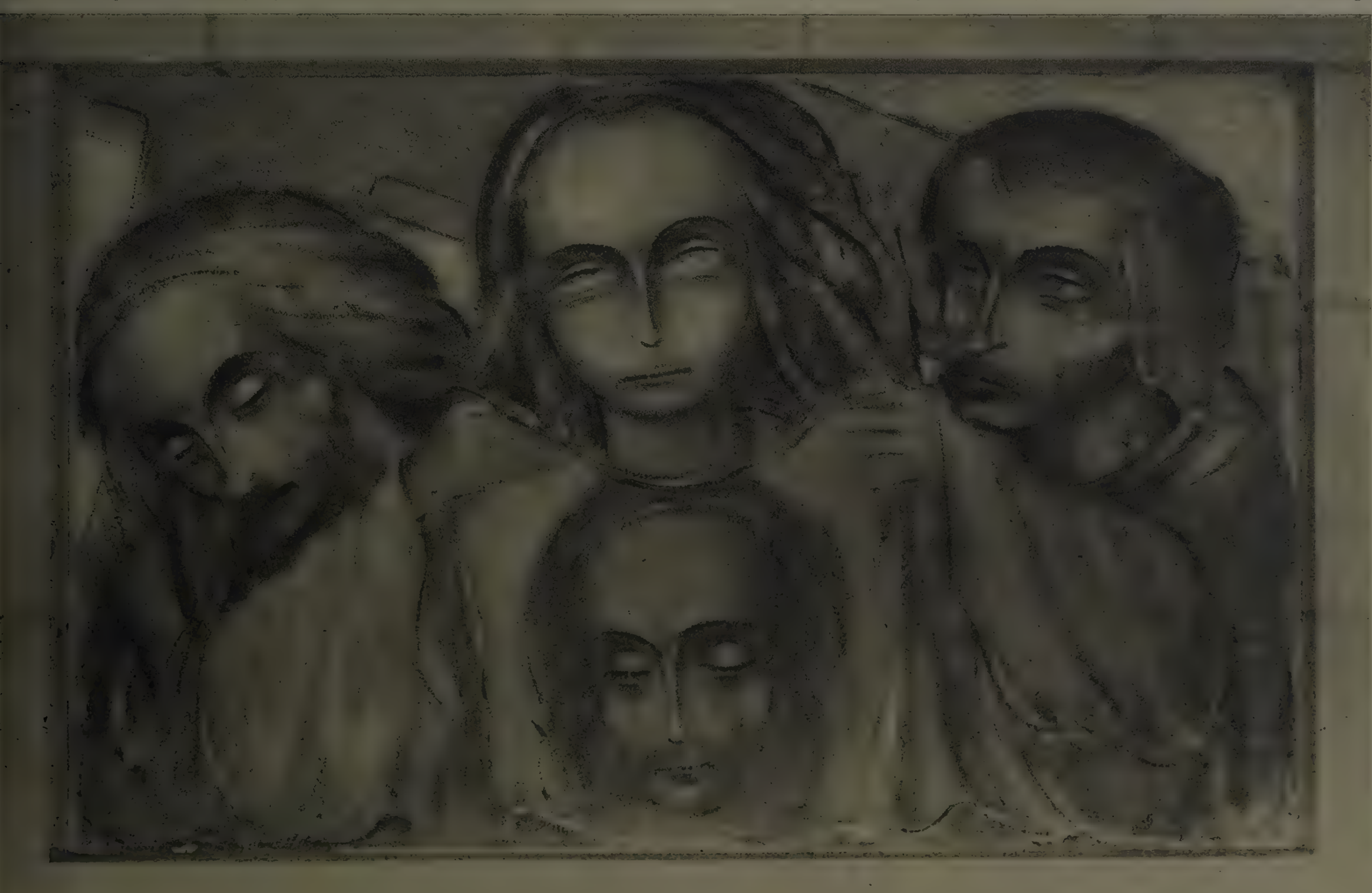


Ci-dessus: *Portes de la Basilique, vues du narthex. Les vantaux, en pierre d'Orval reconstituée, sont enrobés dans des cadres d'acier. Ils ont 3,80 m de haut, 1,37 m de large, 16 cm d'épaisseur. L'inscription qu'on y a taillée rappelle le souvenir de la première bénédiction de l'église abbatiale, en 1939.*

(Photo L'Artisan et les Arts Liturgiques)



ABBAYE NOTRE-DAME D'ORVAL — Deux stations du Chemin de la Croix, par A. Servaes. A la page précédente: *Etude pour la VIe station. Peint ton sur ton, avec dominance de terres de Sienne, l'œuvre a été exécutée à même la pierre. Celle-ci, d'ailleurs, avait été préalablement revêtue d'un enduit qui la rendait propre à recevoir des couleurs, tout en laissant percevoir le grain de la pierre. (Photos L'Artisan et les Arts Liturg.)*



ABBAYE NOTRE-DAME D'ORVAL

Ci-dessous: A hauteur du petit jubé, l'une des faces antérieures des orgues d'accompagnement. A l'avant-plan, stalles du chœur des frères.
Chacun des vingt-sept autels de la Basilique est l'ex-voto émouvant de l'une ou l'autre famille dont le nom est rappelé sur le côté de l'autel. (Ph. L'A. et les A. L.)



Ci-dessus, à gauche: Autel de Saint Bernard, dans le bas côté nord. (Photo W. Kessels)

Ci-contre: Lutrin et sièges des chantres, en bronze, exécutés par M. Van Hamme. Dallage en marbre de la région, poli et ciré — et entretenu avec quelle sollicitude journalière par le Père Sacristain !
Au fond, les stalles, en bois du Congo — elles sont au nombre de 130, dont la moitié déjà sont occupées. Quelle simplicité, toujours, et quel caractère — loin des niaiseries prétentieuses dont l'insignifiance et la laideur insolente comme une grimace du diable, surchargent et avilissent, trop souvent, l'auguste mobilier du Sanctuaire ! (Photo L'Artisan et les Arts Liturgiques)



ABBAYE N. D. D'ORVAL

Ci-contre: *Vue plongeante prise de l'une des tribunes du transept nord de la Basilique.*

Ci-dessous: *Le beau vaisseau de plus de quatre-vingts mètres, vu vers les grandes orgues. Celles-ci comptent, en tout, 53 jeux répartis sur un récit, un positif, un grand orgue et une pédale, et reliés électriquement à l'unique console, à trois claviers, du petit jubé. Cette console, très perfectionnée, comprend entre autres, quatre combinaisons libres. Les divers jeux de flûte, notamment, très remarquables, sont en étain presque pur. Cet instrument magnifique a été offert en ex-voto à Notre-Dame d'Orval, par une famille bruxelloise, en 1933. On distingue, à droite et à gauche, les deux buffets de l'orgue d'accompagnement, et, à droite, non loin du trône abbatial (dont le classicisme rappelle la grande abbaye du XVIIe siècle) le « pavillon », insigne des Basiliques.* (Photos L'Artisan et les Arts Liturgiques)

ABBAYE NOTRE-DAME D'ORVAL — *Architecte H. VAES*

Ci-dessus: *La chapelle royale, dont les trois baies de côté ouvrent sur le transept nord de la Basilique. Ex-voto du Roi-Chevalier, elle manifeste avec un éclat discret cette « magnificence », qui, comme la magnanimité dont elle est normalement un reflet, doit, selon saint Thomas, caractériser la conduite des Princes. Abside décorée d'une mosaïque d'« opaline » — porcelaine très fine, d'une technique nouvelle — œuvre de Joep Nicolas. Saint Joseph, patron de la Belgique, à qui l'autel est dédié, est également, ici, constitué comme le gardien des saintes Reliques auxquelles la chapelle sert d'écrin. Quatre lampadaires de bronze, à lumière indirecte, éclairent cet oratoire.*

Ci-dessus, à gauche: *Porte d'entrée, en bronze, de la chapelle royale. Panneaux de cristal taillé et sablé, du Val-Saint-Lambert (Liége).*

Ci-contre: *Les trois grilles de bronze, donnant sur la Basilique, exécutées par Van Hamme.*

Ci-dessous: *Chapiteaux de la chapelle royale. On aperçoit à gauche l'un des reliquaires.* *(Photos L'Artisan et les Arts Liturgiques)*



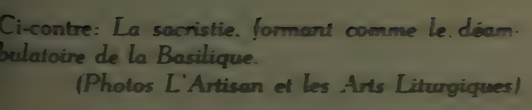


Ci-dessus: Calice en argent ciselé.
C. Colruyt, sculpteur-orfèvre.

ABBAYE NOTRE-DAME D'ORVAL

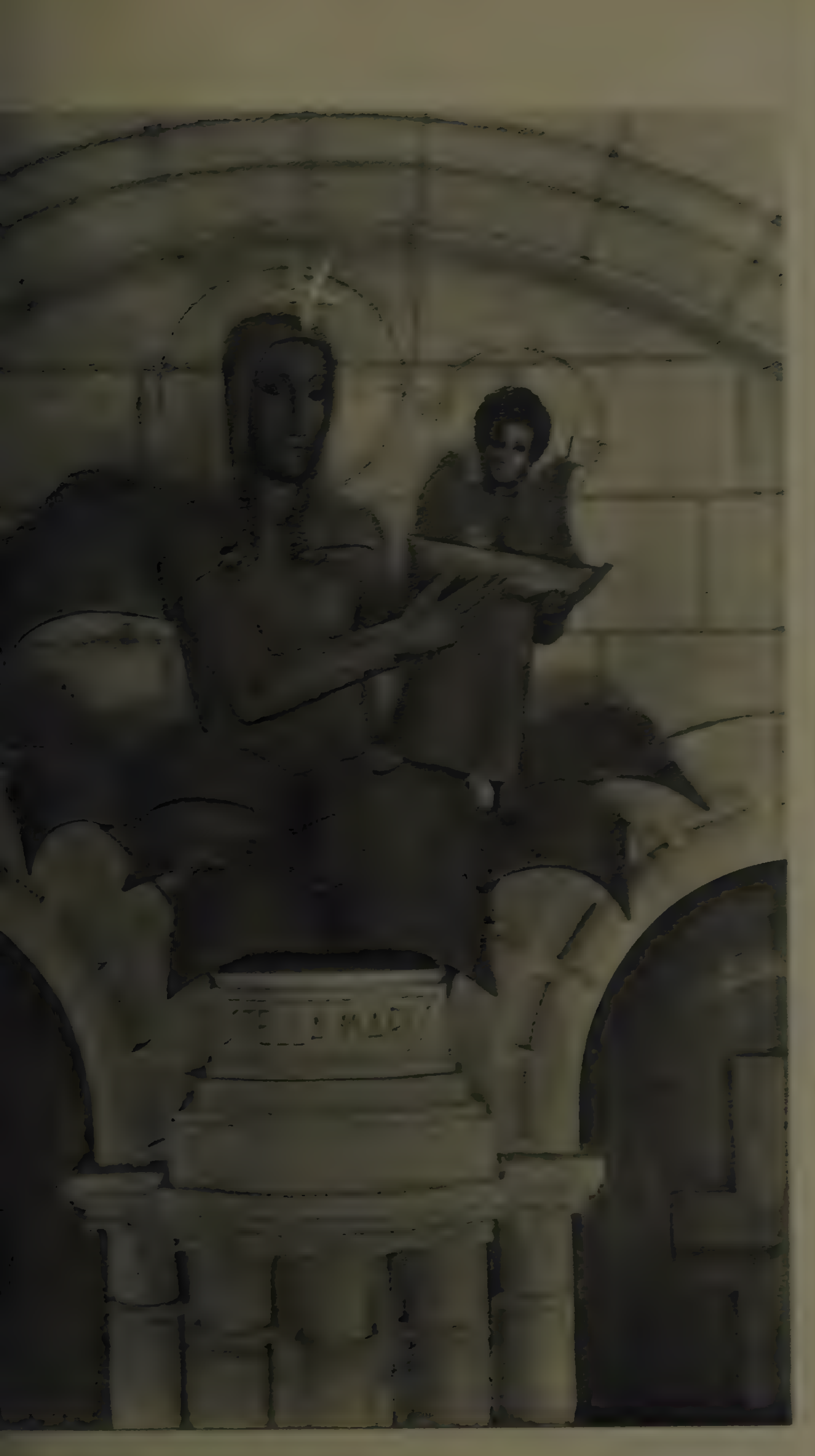
Ci-dessus: *Croix pectorale et crosse d'ivoire, du Rme Père Dom Marie-Albert van der Cruyssen, Abbé d'Orval, exécutées par C. Colruyt, sculpteur-orfèvre. (La croix pectorale est suspendue à un simple cordon violet, les chaînes de métal n'étant pas en usage à Cîteaux.)*





Ci-contre: *La sacristie, formant comme le déambulatoire de la Basilique.*
(Photos L'Artisan et les Arts Liturgiques)







ABBAYE NOTRE-DAME D'ORVAL — Arch. H. VAES

En haut de la page, à droite: Groupe symbolique des saints *Robert de Molesmes, Albéric et Etienne Harding, plantant la croix de fondation de l'abbaye de Cîteaux (1098). Théo Verbanck, sculpteur.*

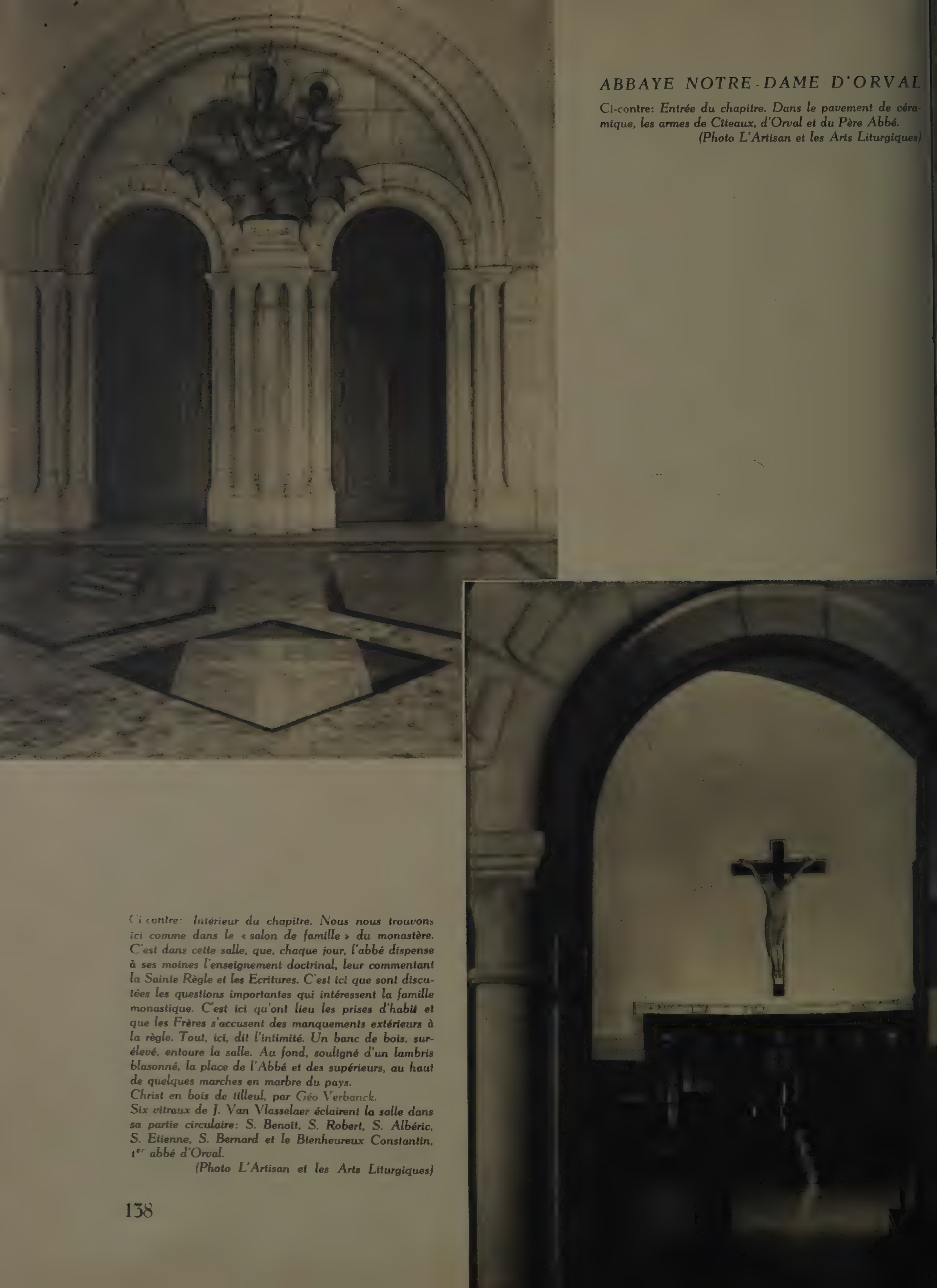
Ci-dessus: Vierge en dinanderie, à l'entrée du chapitre, par les Frères Jacques, orfèvres. *Elle figura naguère à la chapelle de Belgique du Pavillon Pontifical, à l'Exposition Internationale de Paris en 1937.*

Ci-contre: Crucifix, par Géo Verbanck.

(Photos L'Artisan et les Arts Liturgiques)



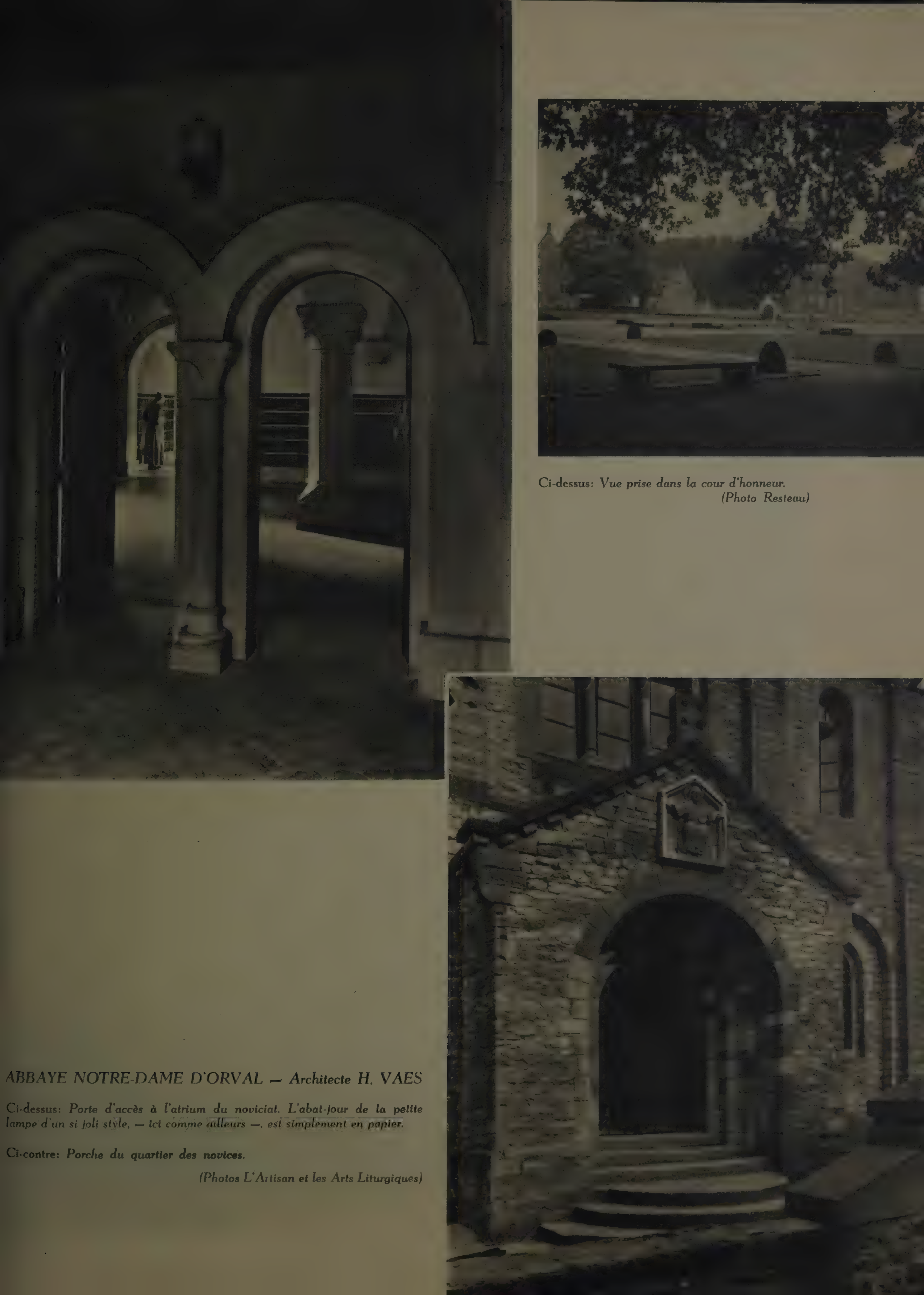
Sur la page précédente: *Le côté sud de la Basilique et le préau vus de la terrasse de la bibliothèque (on devine deux autres côtés de ce promenoir au-dessus des arcades du cloître ouvert). Au droit de chacune des arcades, les armoiries des 53 abbés d'Orval. A gauche, vasque de la fontaine — « nous sommes au pays des eaux vives ». Les chemins du préau sont « dallés » de débris de schiste (on sent que l'Ardenne est toute voisine).* *(Photo L'Artisan et les Arts Liturgiques)*



ABBAYE NOTRE-DAME D'ORVAL

Ci-contre: *Entrée du chapitre. Dans le pavement de céramique, les armes de Cîteaux, d'Orval et du Père Abbé.*
(Photo L'Artisan et les Arts Liturgiques)

Ci-contre: *Intérieur du chapitre. Nous nous trouvons ici comme dans le « salon de famille » du monastère. C'est dans cette salle, que, chaque jour, l'abbé dispense à ses moines l'enseignement doctrinal, leur commentant la Sainte Règle et les Ecritures. C'est ici que sont discutées les questions importantes qui intéressent la famille monastique. C'est ici qu'ont lieu les prises d'habit et que les Frères s'accusent des manquements extérieurs à la règle. Tout, ici, dit l'intimité. Un banc de bois, surélevé, entoure la salle. Au fond, souligné d'un lambris blasonné, la place de l'Abbé et des supérieurs, au haut de quelques marches en marbre du pays.*
Christ en bois de tilleul, par Géo Verbanck.
Six vitraux de J. Van Vlasselaer éclairent la salle dans sa partie circulaire: S. Benoît, S. Robert, S. Albéric, S. Etienne, S. Bernard et le Bienheureux Constantin, 1er abbé d'Orval.
(Photo L'Artisan et les Arts Liturgiques)



Ci-dessus: *Vue prise dans la cour d'honneur.*
(Photo Resteau)

ABBAYE NOTRE-DAME D'ORVAL — *Architecte* H. VAES

Ci-dessus: *Porte d'accès à l'atrium du noviciat. L'abat-jour de la petite lampe d'un si joli style, — ici comme ailleurs —, est simplement en papier.*

Ci-contre: *Porche du quartier des novices.*

(Photos L'Artisan et les Arts Liturgiques)





ABBAYE NOTRE-DAME D'ORVA

Ci-dessus: *La bibliothèque. Crucifix de L. Vleeshouwers*
Ci-contre: *La cour d'honneur et l'ancienne pharmacie vue du porche d'accès aux communs.*



Ci-contre: *L grand scriptorium au rez-de-chaussée Un petit scripto rium est attenant la bibliothèque Nous n'en donnons pas de photo ic La bibliothèque d Orval, détruite à la fin du XVIIIe siè cle, comptait plu de 50.000 volumes chiffre énorme pour l'époque. (Photos L'Artisan et les Arts Liturgiques*

Ci-contre: *Détail de l'une des grandes fenêtres des cloîtres — toute l'histoire de l'Ordre étant ainsi rappelée en langage héraldique par des verrières d'un caractère monumental.*

(Photo L'Artisan et les Arts Liturgiques)

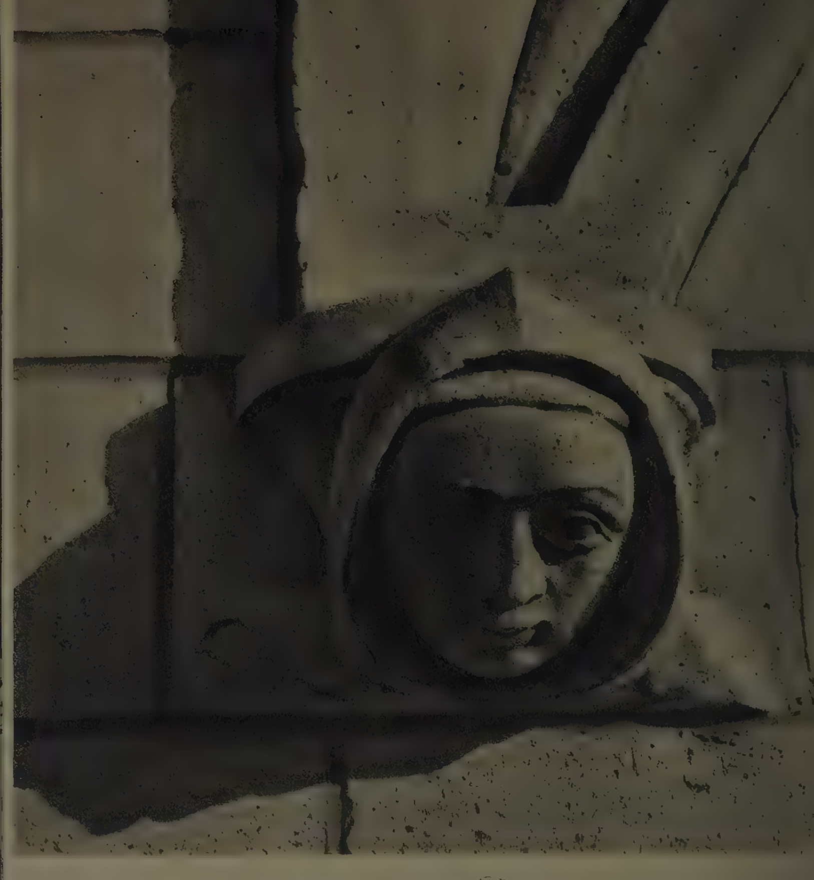


ABBAYE NOTRE-DAME D'ORVAL — *Architecte Henry VAES*

Ci-dessous: *Le côté sud de la Basilique, vu de la terrasse de la bibliothèque. Au fond du préau, à l'étage, on aperçoit les fenêtres du grand dortoir commun. Le moine trappiste, on le sait — mais rappelons-le, ici, en passant — ne dispose en effet, que d'une minuscule alcôve: un petit tabouret, un grabat de maçonnerie couvert de planches, une paillasse et quelques couvertures, c'est là tout l'ameublement. (Les lavoirs, comme les salles d'étude sont communs ainsi que tout le reste).*

(Photo H. Vaes)





Ci-dessus: *Une des consoles, à la retombée des arcs du pignon du réfectoire, où se révèle discrètement l'aimable fantaisie du grand maître d'œuvre.*

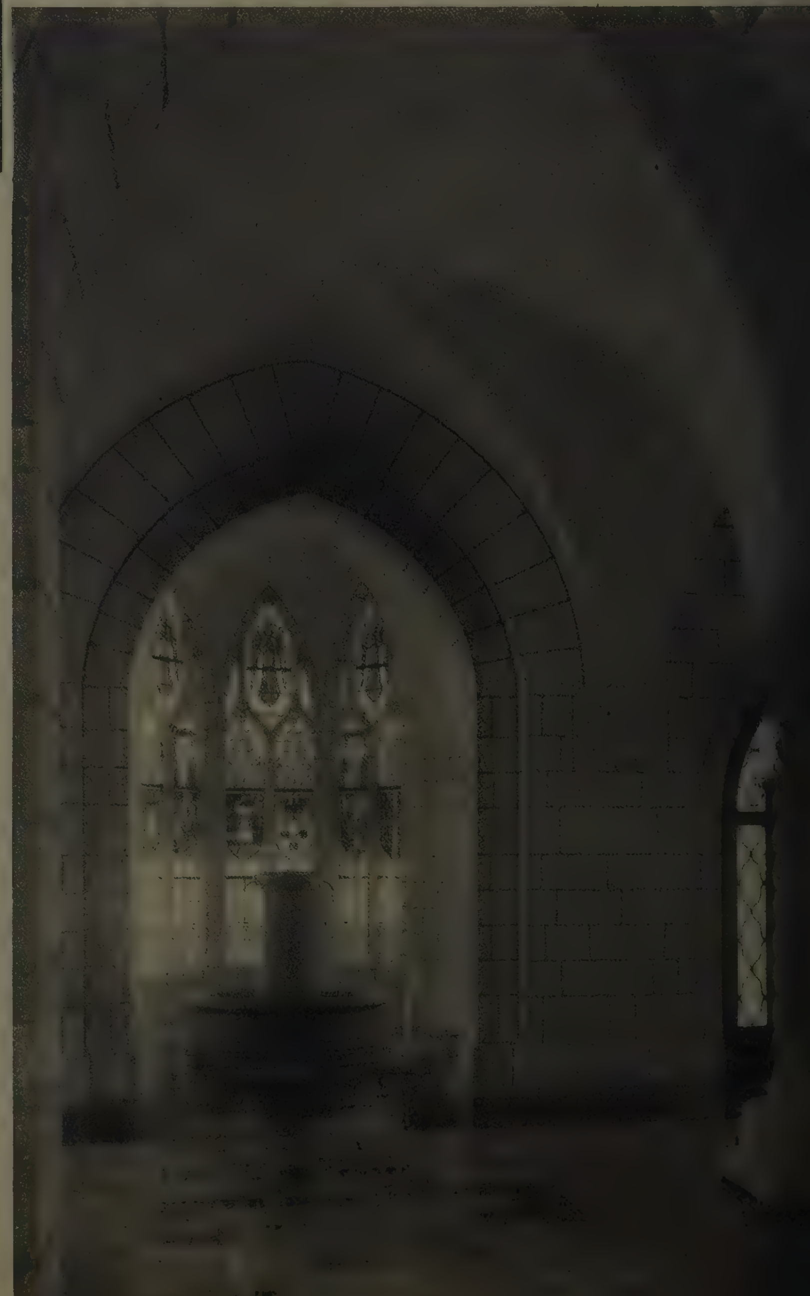
Sur la page suivante: *Vue prise dans le préau, vers le pignon du réfectoire, avec la grande mosaïque, en grès cérame, de* J. Van Vlasselaer, Notre-Dame des Anges *(10 m x 8 m). La saillie du cloître ouvert contourne l'atrium du réfectoire. On aperçoit, dans le lierre, les soupiraux des antiques souterrains. (Photos L'Artisan et les Arts Liturgiques)*



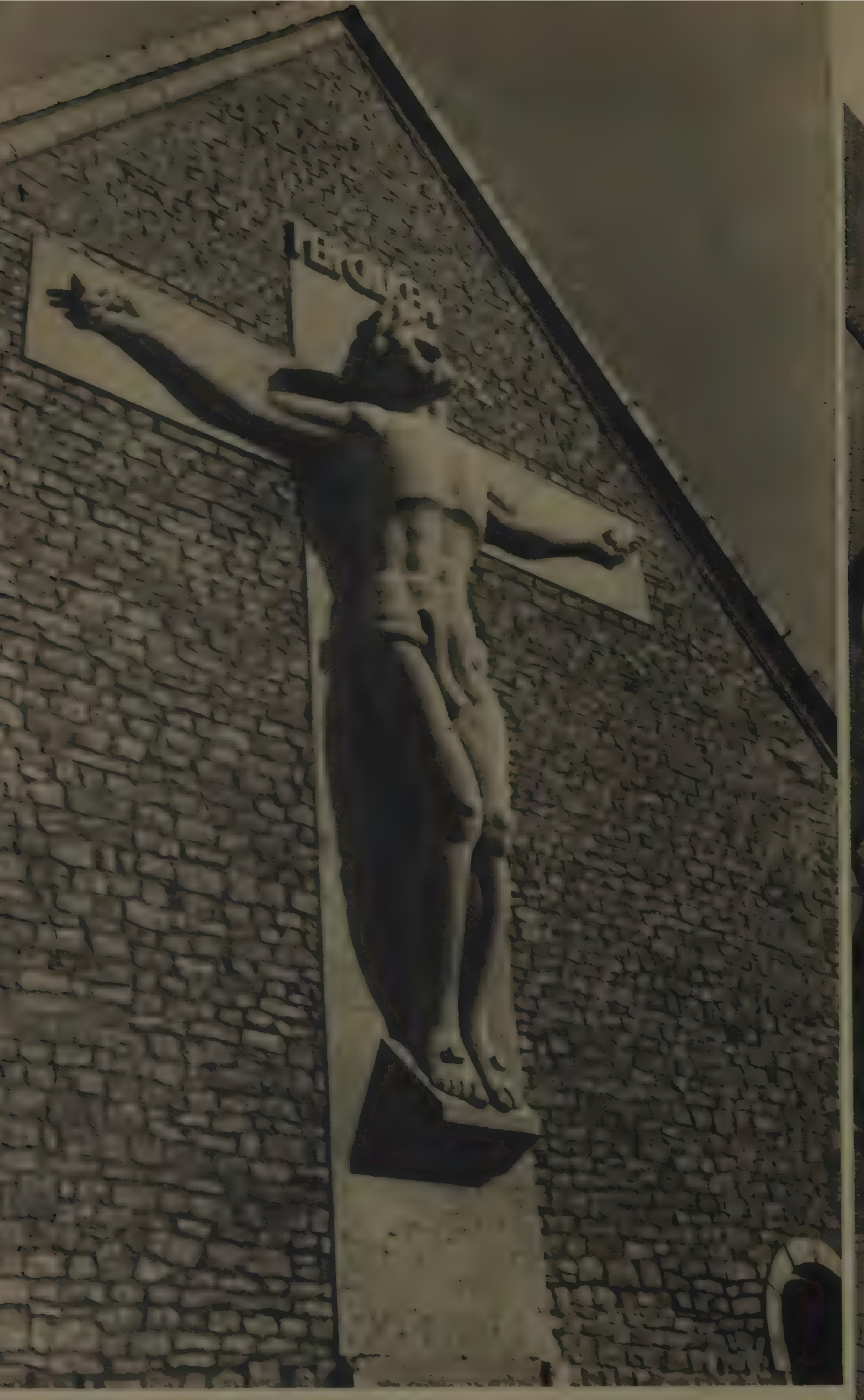
ABBAYE N.-D. D'ORVAL — *Architecte H. VAES*

Ci-dessus: *Intérieur du réfectoire. Tables en marbre du pays, sur bases de granit. A droite, la chaire du lecteur, dont on aperçoit, dessous, la porte d'accès. A gauche, la porte du monte-plats, la cuisine étant disposée sous le réfectoire.*
Chacune des très simples verrières présente, en une charmante enluminure, l'un ou l'autre texte ayant trait à la réfection : Jejunio appropinquamus Deo — Infirmus olera manducet — Stipate me malis, amore langueo — Date sicera moerentibus — Favus mellis composita verba — Oleum effusum nomen tuum — Panem nostrum da nobis hodie — Christus verus cibus, verus potus — Ichthys auream vallem pascit. *Et on lit, sur la chaire du lecteur:* Non in solo pane, sed in omni verbo de ore Dei. *On a reconnu, d'emblée, les allusions au menu cistercien: le régime est entièrement végétarien : abstention de viande, d'œufs et de poisson — le lait et le fromage ne sont permis qu'en été et le dimanche.*
« N'allons pas croire que le cistercien ne paie pas sa félicité. Tous les bonheurs se paient du don de soi. L'essentiel est d'acquitter sa dette journalière avec une joie qui ne se lasse plus et de trouver sa récompense dans le renouvellement de ses oboles. » (Armand Thibaut de Maisières, L'Art Belge, n° *d'Orval, 1943.)*

Ci-contre: *Atrium du réfectoire et fontaine pour l'ablution des mains, avant le repas. En vitrail, les armoiries des Papes Pie XI et Pie XII, et celles des Cardinaux Van Roey, Primat de Belgique, et Micara, ancien Nonce Apostolique à Bruxelles, et des autres Evêques protecteurs de la Résurrection d'Orval. (Photos L'Artisan et les Arts Liturgiques)*







ABBAYE NOTRE-DAME D'ORVAL — *Arch. H. VAES*

Ci-dessous: *Détail de la grande mosaïque du pignon du réfectoire, d'après le montage à l'atelier. On distingue aisément l'agencement des particules de grès. Ajoutons que le seul découpage des carreaux et leur assemblage représente le travail d'un ouvrier pendant deux années. Le placement lui-même, par la main de deux spécialistes, a nécessité trois mois.*

Cette composition monumentale, ne jouant que sur quelques tons plats, se présente, dans sa matité, comme une véritable fresque.

Au bas de la page, à gauche: *Un maître-artisan, bien à son affaire, au cours des travaux de placement. On voit la maquette photographique du montage et deux des vastes caisses contenant des fragments de l'œuvre, assemblés à l'atelier.*
(Photos L'Artisan et les Arts Liturgiques)

Ci-dessus: *Grand Christ sculpté par O. Jespers, sur le pignon dont on verra l'ensemble à la page 147. Au-dessus, la devise de Dom Marie-Albert van der Cruyssen, le restaurateur d'Orval: Per Crucem.* *(Photo L'Artisan et les Arts Liturgiques)*



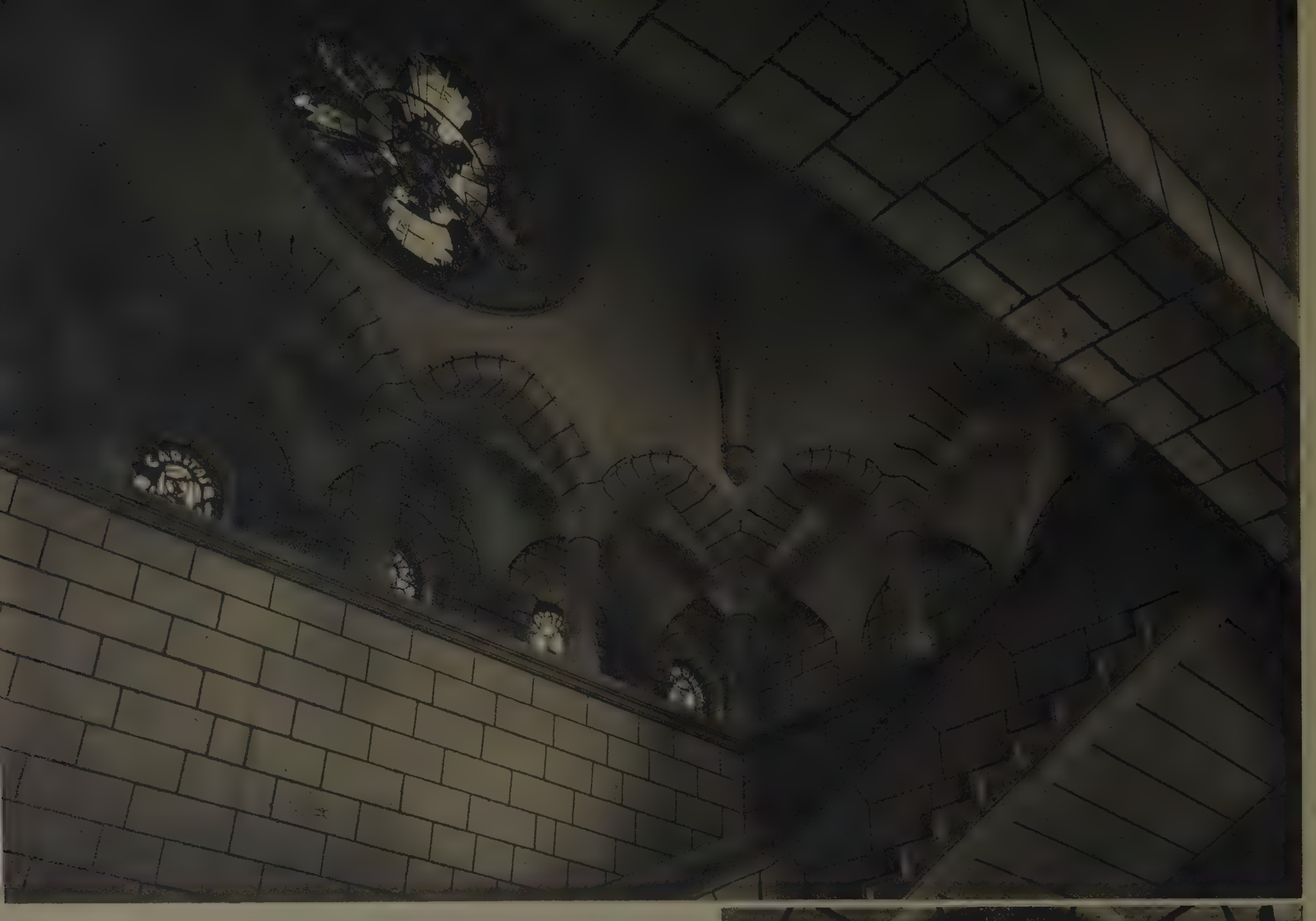




ABBAYE NOTRE-DAME D'ORVAL — Arch. H. VAES

Ci-dessus: Saint Albert de Louvain, évêque de Liége et saint Charles Borromée, archevêque de Milan, patrons du Père Abbé. Tapisseries exécutées pour la chapelle abbatiale, par la Manufacture Royale Gaspard De Wit, à Malines, d'après les cartons de Marcel Laforêt.

(Photos L'Artisan et les Arts Liturgiques)



Ci-contre: *Le grand escalier d'honneur — avec un rappel de la célèbre « rose d'Orval » du XII[e] siècle. — Le grand escalier du Mont-César, à Louvain, par exemple, ou celui de l'Abbaye Saint-Anselme, à Rome (construits vers 1900), plus hauts que celui-ci, répondent fort bien, également, aux nécessités de dégagement d'une vaste maison.*

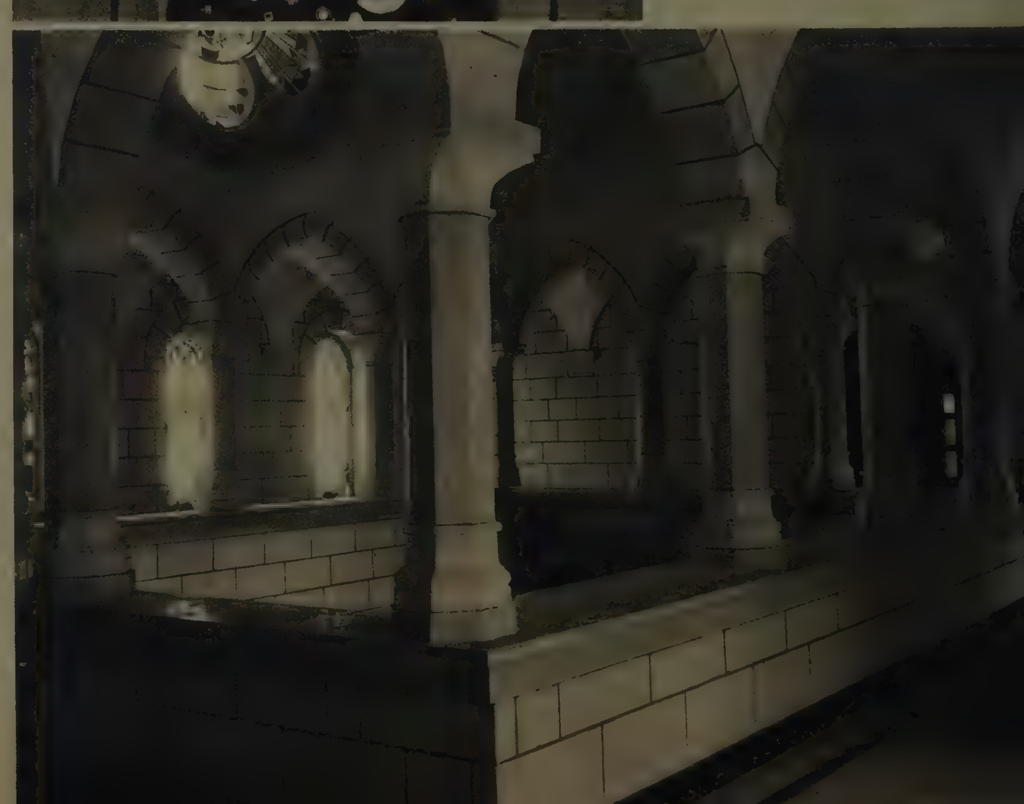
ABBAYE NOTRE-DAME D'ORVAL — Architecte Henry VAES

Sur la page suivante: *Le grand portique d'entrée, vers l'escalier d'honneur, la salle de réception et le quartier des évêques. Conception grandiose et simple tout à la fois. Le sculpteur O. Jespers a voulu tailler ici, en haut relief, dans la belle pierre extraite du sol même d'Orval, de monumentales effigies: les quatre colonnes spirituelles de Cîteaux — S. Robert de Molesmes, fondateur du monastère (1098); S. Albéric et S. Etienne Harding, ses deux successeurs immédiats — S. Etienne, l'auteur fameux de la « Charte de Charité » et le promoteur de la Bible aux enluminures merveilleuses qui porte son nom, monument édifié, on le sait, dans le scriptorium de Cîteaux, dès l'aube du XII[e] siècle, alors que « Cîteaux avait à combattre, pour vivre, les difficultés que lui faisaient les hommes et la nature » (Ch. de Trooz); le glorieux Saint Bernard enfin, Docteur de l'Eglise, dont une vocation magnifique et vraiment toute exceptionnelle devait faire la figure la plus haute de son siècle et le plus grand prédicateur du moyen âge. « Le miracle vivant de son époque » (Kurth), et qui se nommait, lui-même, comme le fera au siècle suivant un autre grand remueur d'âmes et pêcheur d'hommes, S. François d'Assise, « la balayure du monde ». « Le dernier des Pères de l'Eglise, écrira de lui Mabillon, il est l'égal des plus illustres. »*
Chacune de ces « cariatides » a plus de 5 mètres de hauteur.
A droite, la tour de l'horloge. A gauche, à l'étage, les fenêtres du corridor de la bibliothèque.
(Photo L'Artisan et les Arts Liturgiques)

Au bas de la page suivante : *La cour d'honneur vue de la terrasse du grand portique.*
(Photo H. Vaes)



Ci-contre: *Un des vitraux du grand escalier. Verres moulés, du Val-Saint-Lambert, insérés dans une armature de ciment. D'après les cartons de Jean Huet.*



Ci-dessous: *La galerie de l'étage, avec, au fond, la porte d'accès au quartier des évêques.*
(Photos L'Artisan et les Arts Liturgiques)





ABBAYE NOTRE-DAME D'ORVAL — *Arch. H. VAES*

Ci-dessus: L'une des deux armoires du « grand parloir ». Simplicité caractère, technique, la tâche accomplie dans la joie, avec modestie avec respect — *le bon travail fait de main d'ouvrier. Pas de ces sur*charges, de ces superfétations qui maquillent la ligne et qui brouillent le Signe et le sens. Surtout pas de confusion entre quantité et qualité. C'est l'accent humain, la juste proportion qui est tout. Quant à la matière, — *telle ou telle, « riche » ou « pauvre », peu importe!* (et chacune, évidemment, a les exigences techniques qui lui sont propres) — elle est, de soi, indifférente et ne doit trouver la justification totale de son emploi que dans la forme spéciale et le destin particulier qui con se servir d'elle pour nous signifier quelque chose.

Ci-contre: *Porte d'entrée de la petite chapelle abbatiale. C'est le fameu Cercle gantois « Dieu et Patrie » qui a offert cet oratoire à son éminen Président-Fondateur, le 55e abbé d'Orval.*

Ci-dessus, à gauche: *Colombe eucharistique en vermeil ciselé et revêt d'émaux.* (Photos L'Artisan et les Arts Liturgiques

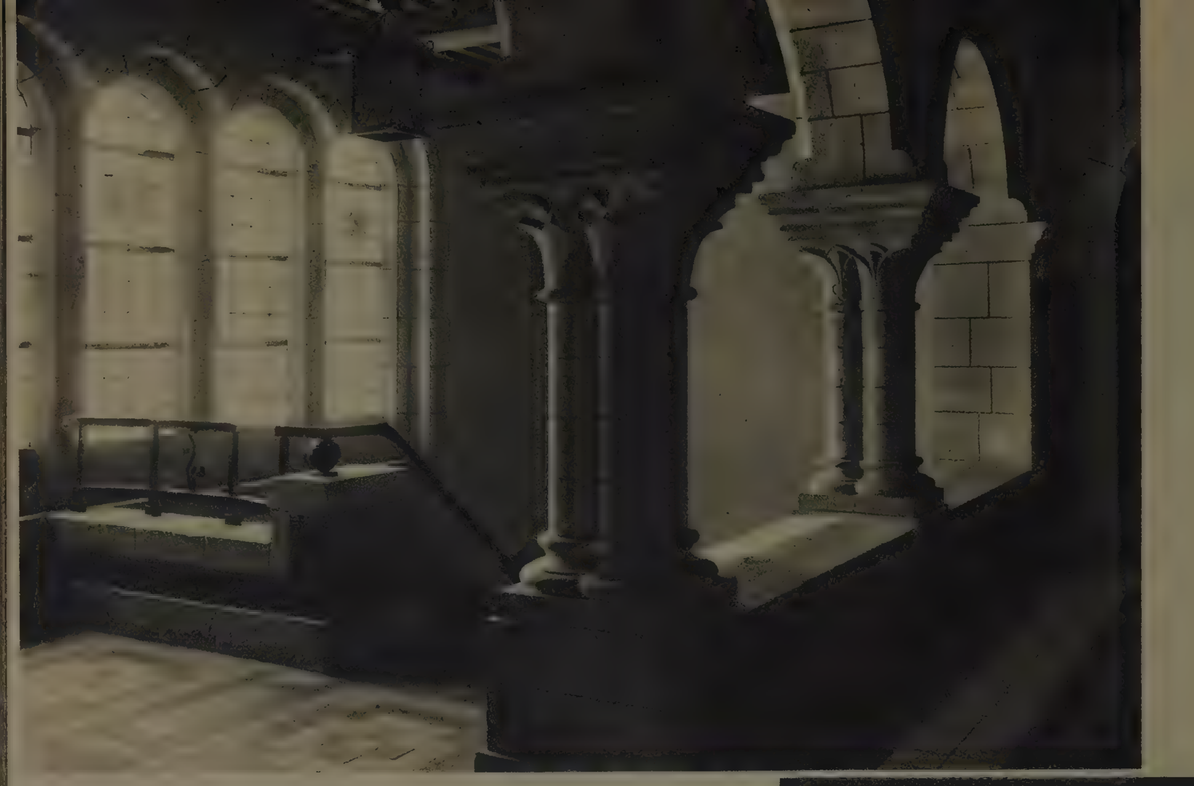




ABBAYE NOTRE-DAME D'ORVAL — *Arch. H. VAES*

Ci-dessus: Vitraux dans la chapelle des évêques, exécutés par Boquet, d'après les cartons de Mlle Marg. Weemaes, qui, pour le même oratoire, a fait également deux fresques. Vitraux discrètement historiés, simples enluminures en somme, illustrant des thèmes de la vie de Notre-Dame, ils dispensent à cette chapelle un maximum de clarté.

(Photos Serv. Photogr. du Cinquantenaire)



ABBAYE NOTRE-DAME D'ORVAL

Ci-contre: *Escalier dans la maison des retraitants.*
(Photo L'Artisan et les Arts Liturgiques)

Ci-contre: *Grand réfectoire de l'hôtellerie. C'est par centaines que, chaque année, hommes faits ou jeunes gens, viennent se recueillir dans ce beau vallon sauvage de la province de Luxembourg, aux confins des Ardennes et de la Lorraine.*
(Photo L'Artisan et les Arts Liturgiques)



Ci-dessous: *Partie nord de l'hôtellerie, vue de la terrasse de la Basilique. La terrasse est recouverte de grandes dalles de 1 m², en pierre reconstituée d'Orval, alternant avec des surfaces de brique rouge pilée. Notons ici qu'au début on n'avait pas obtenu pour ces dalles une composition suffisamment résistante — ce qui occasionna quelques déconvenues, auxquelles on a pu parer dans la suite.* *(Photo H. Vaes)*







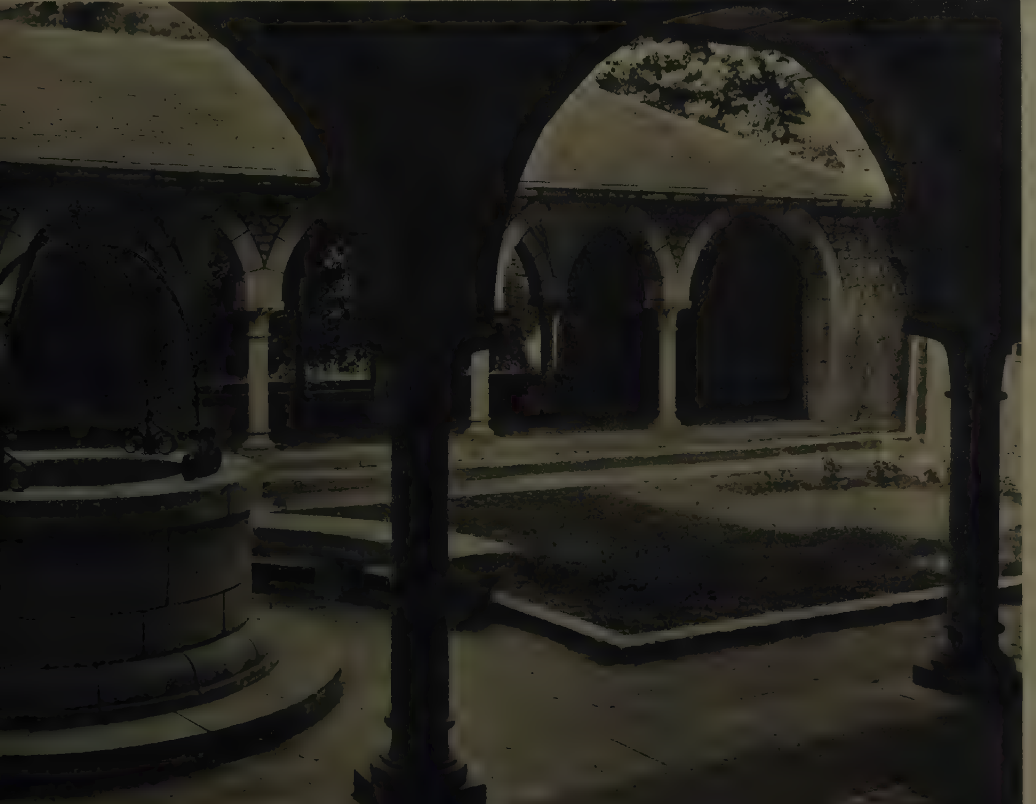
ABBAYE NOTRE-DAME D'ORVAL

Vues diverses dans les petits cloîtres de l'hôtellerie réservée aux Dames.

Cheminée de la salle à manger. Vierge en pierre, d'Elisabeth Barmarin.

Seules sont admises dans cette hôtellerie les familles des moines. Ici, comme partout, règne ce je ne sais quoi d'équilibré et d'humain, cette grande joie paisible, qui font le charme incomparable d'Orval. L'austérité, non point rébarbative ni ostentatoire, mais toute fleurie de simplicité évangélique, de divine louange et d'amour, n'est-ce pas tout l'esprit de saint Benoît et de saint Bernard ? Cum omni spiritali gaudio. (Photos L'Artisan et les Arts Liturgiques)









ABBAYE N.-D. D'ORVAL

Pilastre de l'autel majeur et chandelier. Dessins originaux de l'architecte Henry Vaes.

« L'Art a mis ici son empreinte sur le moindre détail, conformément à l'esprit de Cîteaux, qui, dès son origine, a entendu prier sur de la beauté, et accepte la magnificence, du moment qu'elle ne contredit pas à la simplicité religieuse. » Que l'on se reporte, par exemple, aux beaux chapiteaux romans du XIIe siècle, reproduits sur notre couverture, ou à la fameuse rose primitive d'Orval.

Le fait est que nous saisissons, ici, comme sur le vif, l'immense labeur comme aussi l'humble et admirable conscience professionnelle, artisanale, du grand ouvrier, du grand architecte — son amour de l'« ouvrage bien faite », comme parle Péguy, son très humble respect pour ce travail qui le requiert — et l'on perçoit d'emblée qu'il n'est rien, absolument, à ses yeux d'homme et de chrétien, qui soit petit et négligeable dans cette œuvre qui est à faire.



ABBAYE NOTRE-DAME D'ORVAL — Architecte H. VAES

Le chandelier pascal (hauteur 3 m 50). Il est composé de cinq cylindres superposés, en cuivre rouge ciselé et patiné vert olive, reliés entre eux par des anneaux en cuivre doré à section polygonale de douze côtés. La base, en bronze poli, repose sur un socle de marbre noir. Les parties ciselées représentent la vie du Christ. De bas en haut: l'Annonciation et la Nativité (dont nous reproduisons une esquisse), le Baptême et le Sermon sur la Montagne, la Transfiguration et la Flagellation, le Portement de la Croix et la Crucifixion, la Résurrection et l'Ascension.
Dessin et exécution: C. Colruyt, sculpteur-orfèvre.

ABBAYE N.-D. D'ORVAL — *Arch. H. VAES*

« Orval est redevenu un des paysages spirituels les plus prenants du pays, les plus chargés d'âme et d'histoire, et de nouveau la belle nef de prière est amarrée au creux d'une de ces vallées aimées des cisterciens, protégées et assiégées par des hauteurs forestières qui portent naturellement en haut le regard et la pensée. Le Ciel y parle de près, la Terre honnête n'y évoque que les travaux et les jours. Bois et fontaines n'y sauraient être que des bois sacrés, des fontaines sacrées, mais exorcisés des mythologies et devenus maîtres d'oraison.

De nouveau, au cœur de sa solitude, vit posément la Cité harmonieuse. Les mêmes hommes travaillent et prient. Ils ont retrouvé, ils n'ont jamais perdu l'éminente dignité de l'artisan, l'humble fierté de la tâche accomplie au mieux, pour l'amour d'elle et de Dieu. Saint Benoît et saint Bernard leur ont transmis le secret de la vie sagement composée, partagée entre l'office, la lecture sainte et le travail des mains: où l'action et la contemplation se réconcilient, où la dévotion marche de pair avec la connaissance, où l'on n'appartient pas moins à l'amour qu'à la pénitence; où chaque geste revêt en plus de son propre sens la valeur d'un Signe. Une vie qui n'est pas seulement une vie-liturgique, qui est une vie-liturgie.

Et de nouveau, à Orval, de pieuses vies associées exercent sur nos vies une action d'exemple et de persuasion sur notre siècle et sur notre pays une action de réparation, de rédemption. Car les humbles trappistes, qu'ils fassent les foins en silence sous le dur soleil, ou qu'ils chantent après journée faite leur Salve Regina nu et pathétique, ne sont pas moins que les gardiens de la civilisation et de la foi, et nos rédempteurs rustiques. »

(Charles de Trooz, professeur à l'Université de Louvain, L'Art Belge, n° spécial d'Orval, 1945.)

Ci-contre: *La Basilique vue d'une tourelle, du côté des ruines.* *(Photo L'Artisan et les Arts Liturgiques)*

Ci-dessous: *Procession dans la cour d'honneur. Cette vue permet de se rendre compte des proportions grandioses des lieux.* *(Photo L. Rouvroy)*





Ci-dessus: S. E. le Cardinal Micara, protecteur insigne de l'abbaye d'Orval, célébrant la Messe Pontificale, lors de l'élévation de l'église abbatiale au rang de Basilique.

(Photo Le Patriote Illustré)





ABBAYE NOTRE-DAME D'ORVAL

Ci-dessus: Vue dans le préau.

(Photo L'Artisan et les Arts Liturgiques)

Ci-contre: Vue prise de l'atrium de la maison des retraitants (Photo Edmond [illegible])

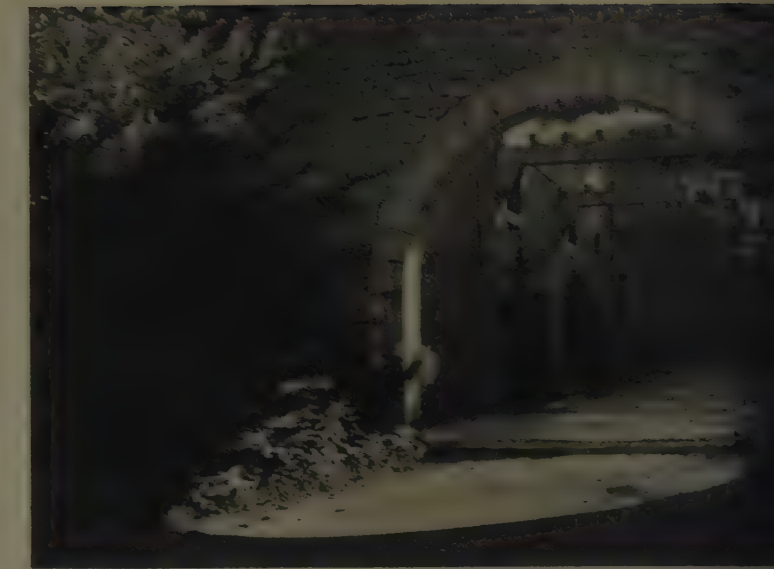
« Oh que la pierre est belle et qu'elle est douce aux mains de l'architecte et que le poids de son œuvre tout ensemble est une chose juste et belle! Qu'elle est fidèle, et comme elle garde l'idée, et quelles ombres elle fait! Et qu'une vigne fait bien sur le moindre mur, et le rosier dessus quand il est en fleurs, qu'il est beau, et que c'est réel tout ensemble! »

(Claudel, dans L'Annonce.)

Ci-dessous: Le clocher de la Basilique et le pignon du grand scriptorium, vus de la cour des novices.







ABBAYE NOTRE-DAME D'ORVAL — Arch. H. VAES

Ci-dessus: *Chemin d'accès vers les ruines. Remarquable est la façon dont on a résolu l'importante question de l'afflux des visiteurs. Plusieurs dizaines de milliers de pèlerins et de touristes viennent, en effet, chaque année, à Orval. Ils ont accès aux ruines et au grand jubé — mais de telle sorte qu'ils n'attentent en rien à l'atmosphère recueillie de la vie cistercienne.*

Ci-contre: *Statue ancienne de saint Robert de Molesmes, fondateur de Cîteaux, dans la cour d'entrée de l'hôtellerie, avec la Règle et la bêche des moines défricheurs.*

Issues de saint Benoît et subsistant depuis plus de quatorze siècles, quelles lignées grandioses! « Le Mont-Cassin (v. 529) engendra Aniane, Aniane Saint-Savin, Saint-Savin La Baune, La Baune Cluny, Cluny par Molesmes, Cîteaux » (1098) (Ch. de Trooz). S. Bernard, entré à l'abbaye de Cîteaux, fondera Clairvaux, Trois-Fontaines, puis Orval (1131).

Ci-dessous, à gauche: *Taque du XVIIe siècle, à l'effigie de Notre-Dame d'Orval.*

Ci-dessous, à droite: *Stèle votive à l'effigie de Notre-Dame d'Orval, dans la forêt voisine (hauteur 3 mètres).*

(Photos L'Artisan et les Arts Liturgiques)









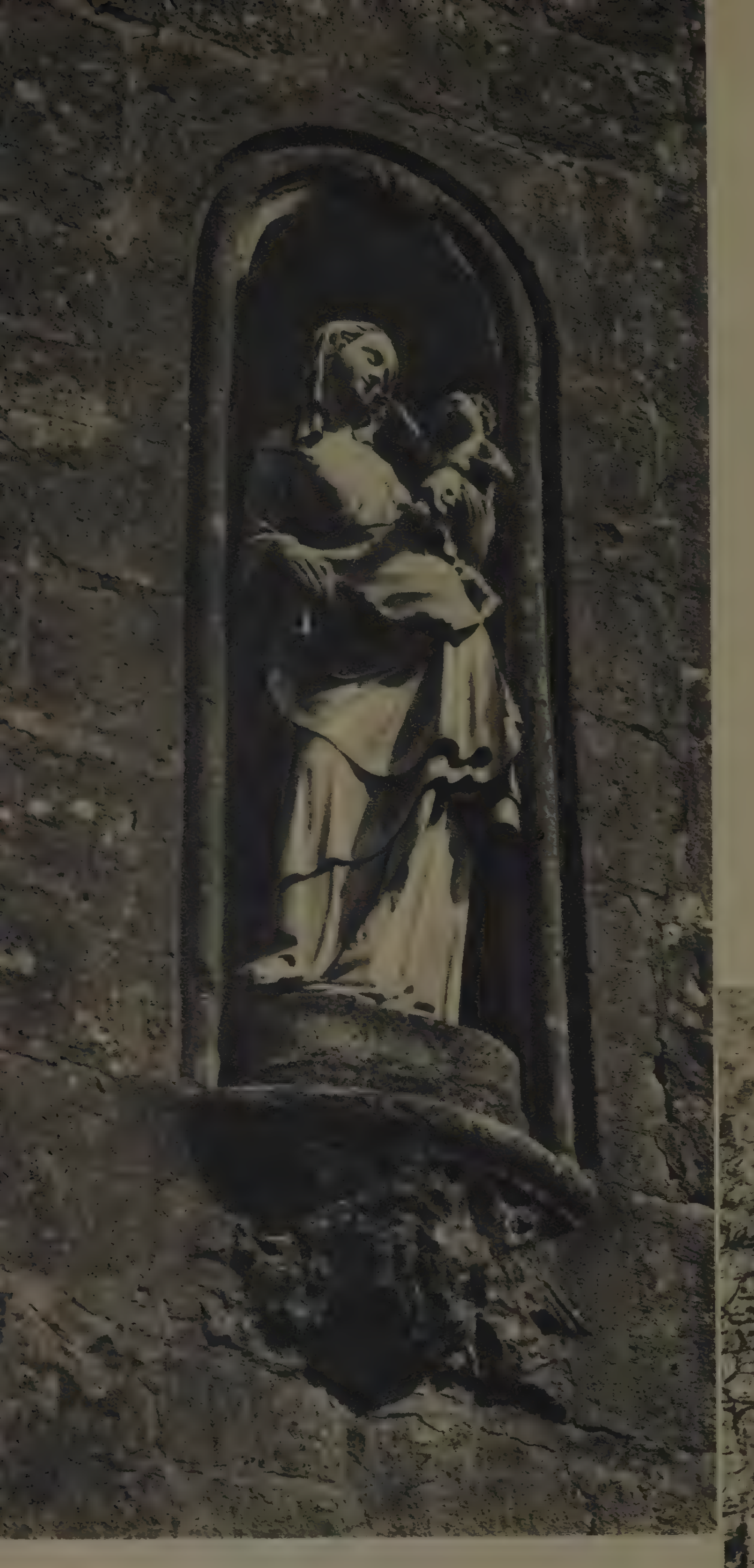
ABBAYE NOTRE-DAME D'ORVAL — *Arch. H. VAES*

Ci-dessus: *L'entrée de l'abbaye, « dans le creux du vallon ».*

Ci-contre: *Dans la cour d'entrée de l'hôtellerie.*

Ci-dessous: *Dans les communs, le beau pignon de la grange. — On connaît la célèbre grange cistercienne de Lissewege, près de Bruges. Monument classé, de proportions grandioses — une véritable église à trois nefs (24 m. de large sur 60 m. de long) — elle est encore utilisée de nos jours, après sept siècles révolus, par une ferme voisine. Comme il est criant, à la vue de ces bâtiments utilitaires d'autrefois, que nous avons perdu depuis lors le simple sens humain du beau!*
(De vastes vergers ont déjà été replantés, mais les vignobles des grandes terrasses, à l'est du monastère, ne le sont pas encore jusqu'à présent.)
(Photos L'Artisan et les Arts Liturgiques)







ABBAYE NOTRE-DAME D'ORVAL

Ci-dessus: *La Vierge de l'entrée.*

Ci-contre: *La fontaine aux colombes.*

Sur la page suivante: *Les deux grands animateurs de l'Œuvre Nationale de la Restauration de l'Abbaye d'Orval: le Rme Père Dom Marie-Albert van der Cruyssen, 53e Abbé, et M. Henry Vaes († 1945), Architecte-Ingénieur, le grand maître d'œuvre.*

(Photos Edmond Moulu)

Ci-dessus, à droite: *Les armes du Père Abbé*





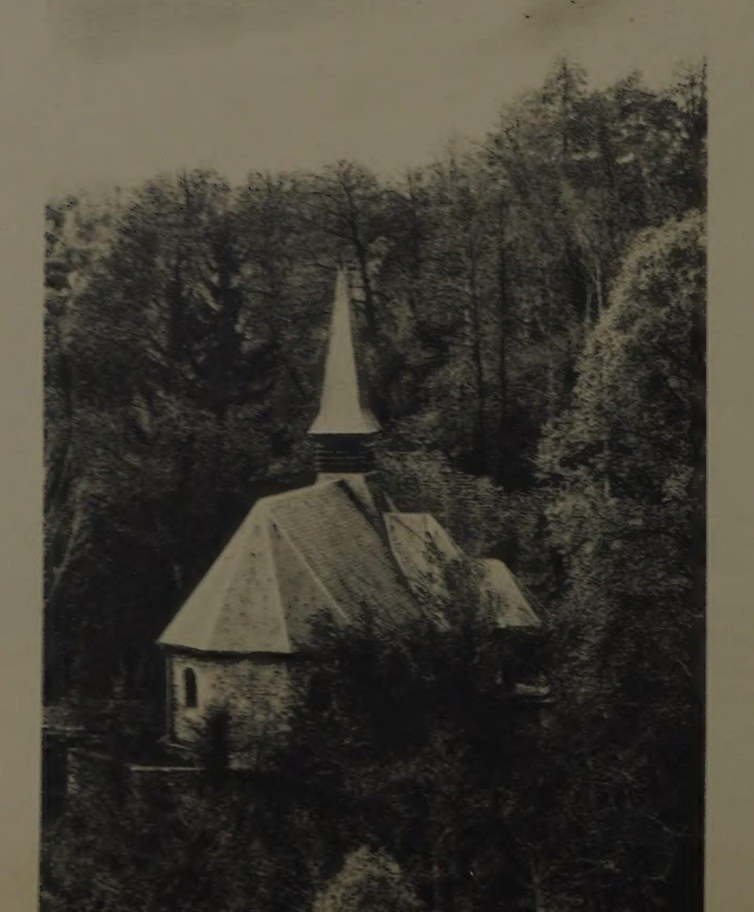
ABBAYE NOTRE-DAME D'ORVAL

Chapelle Notre-Dame des Scouts, édifiée sur les substructions de l'ancienne chapelle Notre-Dame de Montaigu, construite au début du XVII[e] siècle par Dom Bernard de Montgaillard, 42[e] abbé d'Orval. Autel extérieur, dans la perspective d'une allée bordée de pins. (Photos H. Vaes et Nels)

Cette chapelle a été édifiée en grande partie par les scouts eux-mêmes. En voyant ainsi des scouts et tant d'autres équipes de travailleurs bénévoles sur les divers chantiers de l'abbaye, le visiteur jamais n'a pu se défendre, au cours de ces vingt années, d'un sentiment d'admiration joyeuse et émue: cet entrain, ce dynamisme allègre, la sensation concrète que donnaient tous ces jeunes hommes de collaborer à une grande œuvre vivante, tout cela faisait songer immanquablement aux bâtisseurs de cathédrales d'autrefois. La vieille sève chevaleresque chrétienne n'est pas morte!

Ci-dessous: Notre-Dame des Scouts. Croquis inédit de D. B.





ABBAYE N.-.D D'ORVAL — Architecte H. VAES

Ci-dessous: *La tour de la Basilique, vue du cloître du cimetière. (Photo L'Artisan et les Arts Liturgiques)*

Ci-contre: *Retour des champs. (Photo Edmond Moulu)*

Grande est la part du travail manuel dans la vie de silence perpétuel, de pénitence et de contemplation du moine cistercien. Ora et labora, *telle est bien la traditionnelle devise des moines, mais le moine de Cîteaux, sans sous-estimer pour autant l'importance de la* lectio divina, *dont parle saint Benoît, met avec force l'accent, quant à lui, sur le travail des mains « comme nos pères les Apôtres ».*

La même bonne Providence divine qui a voulu l'existence des hommes, veut aussi, d'un même mouvement de sagesse et d'amour infinis, et sans exception aucune, toutes les conditions normales, toutes les fonctions et vocations particulières et si diverses, indispensables, utiles, ou simplement légitimes de la vie des hommes en société. Indissolublement solidaires les uns des autres, nous nous complétons tous — et nul ne se suffit.

Comme en prolongement de cette disposition providentielle de l'ordre naturel — car « la grâce suppose la nature et la couronne » (S. Thomas) — il en sera de même sur le plan de cette société, de cette Assemblée universelle *qu'est, proprement, l'*universelle Eglise *du Dieu vivant — et l'apôtre saint Paul, pour sa part, y insistera avec une force et une clarté singulières.*

Il faut, ainsi, « le bon pasteur » au troupeau paroissial; il faut le docteur qui enseigne la vérité, qui l'approfondit sans cesse et qui bataille pour la défendre; il faut les « longs courriers » porteurs de l'Evangile aux antipodes; il faut les Ordres éducateurs et hospitaliers; il faut aussi, dans la solitude, « ceux qui prient pour ceux qui ne prient pas » et qui, par leurs compensations, contribuent mystérieusement au pauvre équilibre spirituel toujours si précaire de notre monde. Celui qui ne comprendrait pas cela, cette diversité vivante dans l'unité et l'intime solidarité de tous, manquerait, sans aucun doute, du simple sens de l'humain — et, chrétien, ne serait guère « catholique », universel, *au sens propre du terme.* Alius sic, alius vero sic, *écrira saint Benoît, à la suite de l'apôtre Paul. « Multiforme est la grâce de Dieu », nous rappelle saint Pierre en sa première épître.*

« Ah! si tous les hommes comme moi comprenaient l'architecture, fait dire Claudel à Pierre de Craon, dans L'Annonce, *qui voudrait faillir à sa nécessité et à cette place sacrée que le Temple lui assigne ? » — Les hommes, alors, les chrétiens, alors, n'en seraient plus, comme il n'arrive que trop souvent, à toutes ces pauvres détractations, à toutes ces aigreurs pharisiennes, toujours négatives, hélas! jalouses et méprisantes pour autrui — qui, ni de près ni de loin, n'ont évidemment rien à voir avec l'Evangile du Seigneur! « Qu'as-tu donc que tu n'aies reçu ? Dès lors, pourquoi t'enorgueillis-tu, comme si tu n'avais pas reçu ? » « Il y a plus d'une demeure dans la maison de mon Père », nous dit doucement le Sauveur.*





Sur le dos de la couverture: *Le pignon de la Basilique, vu du portique des quatre saints Fondateurs. (Photo L'Artisan et les Arts Liturgiques)*



ABBAYE DE SAINT-ANDRE
BRUGES (BELGIQUE)

Prix de l'abonnement (4 numéros par an):
Belgique: 120 *frs; France:* 500 *frs fr.;*
Autres pays: 140 *frs belges.*

C.C.P.: *Belgique:* N° 965.54, Apostolat Liturgique de l'Abbaye de Saint-André.
France, Paris: N° 386.09, Sté Liturgique, Serv. Abonnements, 57, r. de Rennes, Paris.
Autres pays: par chèque sur Banque belge.

Imprimi potest:
Ex Sti Andreae, 30a Novembris 1947
† Theodorus Nève, Abbas.

Imprimatur:
Mechliniae, 3a Decembris 1947
† L. Suenens, vic. gen.

Imprimé en Belgique, sur les presses d'Héliogravure de C. Van Cortenbergh
12, rue de l'Empereur, Bruxelles

